

Le libertaire

Administration : PIERRE LENTENTE
9, Rue Louis-Blanc, PARIS (10°)

QUOTIDIEN ANARCHISTE

A partir de 20 heures : Téléphone Gutenberg 26-55

Réaction : ANDRE COLOMER
123, Rue Montmartre, PARIS (2°)

ABONNEMENTS

FRANCE	ETRANGER
Un an... 80 fr.	Trois mois... 25 fr.
Six mois... 40 fr.	Six mois... 56 fr.
Trois mois... 20 fr.	Un an... 112 fr.
Chèque postal L'Entente 658-02	

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

En marche vers l'Amnistie !

Mais quelle amnistie ?

A M. Pierre Bertrand.

Le Ministère Herriot se présentera demain, mardi, devant les Chambres, où il sera approuvé.

Ensuite ?

Nous pouvons presque affirmer que la semaine ne se passera pas sans que l'amnistie vienne en débat devant le Parlement.

Ce n'est pas seulement notre avis, mais aussi celui de M. Pierre Bertrand qui, dans le *Quotidien* d'hier, laisse pressentir un vote à bref délai sur cette angoissante question.

Que nos lecteurs en jugent :

« Toutefois, certaines mesures s'imposent d'une façon immédiate.

« Parmi celles-ci, la première est l'amnistie, une amnistie vraiment large, vraiment généreuse, une amnistie qui réponde au désir d'apaisement et de justice du pays.

« Il arrive parfois que l'on objecte à cette conception de la loi de pardon qu'elle pardonne de très grands coupables.

« C'est vrai.

« C'est tellement vrai, que nous serions enclins nous-mêmes à demander des limitations, s'il n'était également vrai que, pour des raisons sur lesquelles mieux vaut ne pas s'appesantir aujourd'hui, de tout aussi grands coupables que les plus grands coupables n'ont été frappés d'aucune peine, ou même ont reçu d'éclatantes récompenses.

« Une telle indulgence réservée à quelques privilégiés continuera à révolter la conscience du pays si, par un geste d'ailleurs tardif, elle n'est grandement étendue à tous. »

M. Pierre Bertrand, tout en admettant que la loi ne frappe pas sans raison et que se trouvent en prison de grands coupables, réclame quand même une amnistie pleine et entière ; et pour rassurer ses frères bourgeois sur les conséquences d'une telle loi de « pardon », il donne un argument qui doit bien avoir quelque importance auprès de parlementaires qui ont chaque jour à connaître de cas de malversations et de concussion auxqueltes « grosses légumes » sont constamment mêlées, sans jamais être inquiétées.

Pierre Bertrand, s'il a été anarchiste, dans le temps, ne l'est plus ; autrement, il se serait montré plus net encore, et avec nous il aurait ajouté : « On a généralement les enfants que l'on se donne ; ils sont sains de corps et d'esprit si c'est le cas de leurs parents, et de même que des pères et mères agiraient mal, qui méneraient soins et tendresses à une progéniture infortunée, de même une Société qui pousse au crime n'a pas à faire la dégoûtée devant les « criminels » nés de sa mauvaise constitution. »

Aussi bien, nous ne voulons point chercher dispute à Pierre Bertrand, ni lui reprocher de ne plus penser en libertaire. Nous lui savons gré, au contraire, étant ce qu'il est, d'être moins muette que la plupart de ceux de son clan et de réclamer une amnistie sans aucune délimitation.

Mais un article ne suffira pas pour obtenir cette amnistie-là, monsieur Pierre Bertrand !

Vous n'ignorez point que votre ami Herriot, dont vous vantez les mérites, n'est pas acquis au principe d'une amnistie sans délimitation. Vous n'êtes pas sans savoir que le Président du Conseil a déjà exclu de son amnistie les insoumis et les condamnés pour faits d'« intelligence avec l'ennemi » et qu'en raison de ces deux délimitations-là, ni GASTON ROLLAND, ni JEANNE MORAND ne sortiraient de prison, — Jeanne Morand, en faveur de laquelle vous avez écrit, vous vous en souvenez, de si nobles articles.

Et vous n'êtes pas sans craindre, comme nous, que l'amnistie gouvernementale ne soit amoindrie encore par mille autres délimitations fâcheuses, surtout si de l'extérieur on ne met pas la main à la pâte et si on laisse opérer en toute quiétude ces messieurs les députés.

Vous avez un grand talent, monsieur Pierre Bertrand, et votre plume sait fouailler de main de maître lorsqu'elle

veut s'en donner la peine. Vous passez aussi pour être un obstiné qu'on n'enlève pas facilement de sa besogne quand elle n'est pas complètement faite. Vous venez d'ailleurs d'en fournir récemment la preuve dans la crise présidentielle, où vous fûtes sans conteste, c'est le cri général, le vainqueur de Millerand.

Et ! bien, monsieur Pierre Bertrand, ne croyez-vous point que votre obstination et votre talent, qui sont venus à bout de Millerand, ne seraient pas mieux utilisés encore si vous vous appliquiez à faire ouvrir les portes des prisons aux cent mille bagnards qui s'étiolent à leur ombre ?

Le *Quotidien* et vous, n'êtes pas partisans des manifestations de rues, vous l'avez écrit lors de la démonstration qui eut lieu place de l'Etoile en faveur de Mattieu et Nicolau. Nous ne vous chicanerons pas là-dessus non plus ; nous vous ferons seulement observer que la classe ouvrière de ce pays, devant qui la cause de l'amnistie totale n'a plus à être plaidée, est tout à fait d'accord avec vous sur cette loi de « pardon » ; elle la veut sans délimitation et elle se dressera, soyez-en assuré, dans la rue, s'il le faut, contre le gouvernement qui, sur cette émuante question, se sera moqué d'elle.

Dites donc cela à votre ami Herriot, monsieur Pierre Bertrand ; dites-le lui tous les jours dans votre *Quotidien*, et, sans nous bercer de trop d'illusions, nous vous souhaitons bonne chance.

Pour l'Amnistie intégrale

Voici les endroits où se tiendront cette semaine les meetings dans le Sud-Est avec le concours de Chazoff :

ROMANS, demain mardi.
VOIRON, mercredi.
LYON (unitaire), jeudi.
GRENOBLE, vendredi.
VIZILLE, samedi.
LYON-VAISE, lundi 23 juin.

LE FAIT DU JOUR

Courage, Bonomini !

Un adversaire du fascisme a été enlevé et assassiné par ordre du gouvernement. Fait banal en Italie depuis le triomphe dictatorial de Mussolini. Des centaines et des centaines de militants ont été ainsi, durant des mois et des mois, persécutés, torturés, sans que jamais ces faits horribles n'aient provoqué grande émotion ni dans l'opinion publique italienne, ni même dans la « grande » presse de notre pays.

Aujourd'hui, la « disparition » de Matteotti passionne les journaux du monde entier. On sent venir d'à travers les Alpes un souffle d'indignation populaire contre le crime avoué par les assassins fascistes. Le tyran Mussolini perd de son assurance cynique. Déjà il « laisse tomber » ses complices. Il fait semblant de les mettre lui-même en accusation. Il espère ainsi éviter lui-même le châtiment.

Mais, comme nous le dit l'ami Borghi, il est trop tard. Le grand assassin a été pris la main dans le sang qu'il ne cesse de verser depuis quatre ans, à pleines blessures, au corps douloureux du Proletariat. Il faudra que Mussolini tombe et que s'effondre avec lui l'effroyable monument de dictature sous lequel gémît tout un prolétariat.

Entendons l'appel de nos camarades italiens ! Organisons de grandes protestations. Que la voix de notre colère contre le crime fasciste encourage les ouvriers d'Italie à retrouver l'élan révolutionnaire qui seul pourra les libérer de Mussolini comme de tous les dictateurs. Qu'elle monte aussi vers la prison de la Petite-Roquette pour crier à Bonomini : « Comme tu avais raison ! Comme nous te comprenons ! Tous les hommes de conscience aujourd'hui sont avec toi, car il n'y a pas contre la Brute enragée, d'autre argument que la violence.

Après l'assassinat de Matteotti, des millions de voix te disent : Courage, Bonomini ! »

NOTRE FEUILLETON

L'abondance des matières dans notre numéro d'aujourd'hui nous contraint à remettre à demain le commencement de la publication de notre nouveau feuilleton

Les Illusions perdues

par Honoré de BALZAC

Une ridicule cérémonie en l'honneur d'Emile Zola

Comme nous l'avions annoncé, une grotesque solennité à laquelle assistaient tous les pontifes des lettres et de la politique radicalo-franc-maçonniques s'est déroulée hier matin à l'angle de l'avenue Emile-Zola et de la rue Voieit.

Pour honorer la mémoire du génial romancier, les officiels de la République n'ont trouvé rien de mieux que de prononcer des discours en inaugurant un monument.

Pour une fois, la statue était une œuvre digne du statufié. Elle est due aux fortes mains du sculpteur Constantin Meunier qu'inspire une âme vraiment sœur de celle de l'auteur de *Germinal* et de *Travail*.

Mais les « laïus » furent bien plus d'inspiration politique que de souvenirs littéraires.

Tout à tour, M. Mathias Morhardt, membre du Comité central de la Ligue des Droits de l'Homme, M. Lalou, président du Conseil municipal de Paris, M. Frédéric Brunet, président du Conseil général de la Seine, célébrèrent le Zola républicain.

M. Paul-Boncour prit la parole au nom du Bloc des gauches. M. Léon Jouhaux, au nom des « Syndicalistes » à la remorque des politiciens de gouvernement.

M. Georges Lecomte, seul, daigna se souvenir un peu du romancier.

Quant à M. Herriot, président du Conseil des ministres, il en profita pour faire son premier discours programme, au retour d'une visite au tombeau du Soldat Inconnu. Tout cela se passait au son d'une musique d'orchestre de quartier qui faisait entendre des airs sautillants de polka... Pauvre Zola !

Le mystère de la « suggestion »

A l'issue d'une conférence qui a eu lieu vendredi au Foyer Végétalien, 40, rue Mathis et au cours de laquelle le docteur Pierre Vachet, professeur à l'Ecole de psychologie et médecin de l'Hôpital Heine-Fouid (Société de Psychiatrie) a longuement exposé le problème de l'« autosuggestion », au milieu de l'attention générale, en montrant toute l'importance, il a déclaré qu'il serait désireux d'entendre tout à tour au « Foyer Végétalien » et au « Faubourg » toutes les thèses qui ont été exposées sur ce sujet ; espérant que de la libre discussion de celles-ci jaillira peut-être une parcelle de lumière qui nous permettra d'éclaircir les nombreux coins sombres qui touchent à notre vie individuelle autant qu'à notre vie sociale tout entière ; car comme l'a fait si judicieusement remarquer le Dr Vachet : le jour où nous touchons à une partie nous touchons au grand tout ; ce que dans une formule lapidaire notre grand maître Raspail traduirait si bien lorsqu'il nous dit :

« Donnez-moi une vésicule animée et je vous rendrais le monde organisé. »

Par la voix du « Libertaire », journal du Peuple ouvert à tous les penseurs libres, le Dr Vachet fait appel à tous les spécialistes en la matière, connus et inconnus, et en particulier au maître Oswald Wirth en leur demandant de vouloir bien se mettre en rapport, soit avec le « Foyer Végétalien » soit avec le « Faubourg », soit avec lui-même 8, boulevard de Courcelles.

Je demanderais, par le même canal, à tous nos confrères de reproduire notre appel et de lui donner toute la publicité nécessaire aux fins de réussite.

De la solution de ce problème peut dépendre la fin des guerres et le bonheur de l'humanité dans une société où les cas d'agressions et de suicides deviendraient probablement impossibles ; car il est permis de supposer que lorsqu'on aura réussi à rénover l'individu on sera bien près d'avoir rénové la race.

RENEE-GAUTHIER.

Cyclone et orage aux Etats-Unis

52 TUES — 100 BLESSES

San-Francisco, 15 juin. — Un cyclone d'une violence exceptionnelle s'est abattue hier sur la Californie, où plusieurs villes, et notamment Los-Angeles, ont été éprouvées.

Jusqu'à présent, on signale 52 tués et une centaine de blessés. Les dégâts matériels s'élèvent à plusieurs millions de dollars.

11 TUES, 10 BLESSES

Un orage d'une violence inouïe s'est abattu sur les villes de Garden, Bluff et Hintersville.

On signale que onze personnes ont été tuées et dix autres sérieusement blessées. De nombreux troupeaux qui paissaient dans la plaine ont été décimés.

Un rare accident de métier, hélas

New-York, 14 juin. — Un juge de Tia-juanah (Californie) s'est tué accidentellement en pleine audience, en voulant faire une démonstration à propos d'un assassinat dont le tribunal avait à connaître.

A un moment donné, le juge, tout entier à ses explications, et voulant montrer aux jurés la façon dont le drame avait eu lieu, appuya contre sa tempe le canon du revolver. L'arme, heureusement, était chargée. Le coup partit, et le disciple de Thémis s'écroula foudroyé.

Sera-ce le dernier crime du fascisme ?

L'Italie tout entière est de nouveau émue par un effroyable crime fasciste. A Rome, en plein jour, un député socialiste de la tendance Turati, un des rares élus qui ont pu passer à travers des élections faites sous la terreur fasciste, a été enlevé par des inconnus, chargé dans une automobile louée pour le compte du ministère de l'Intérieur et, depuis plusieurs jours, on n'a plus eu de nouvelles de lui.

C'est seulement aujourd'hui, au moment où nous écrivons, que nous avons la certitude absolue que cet homme a été assassiné, bien que son cadavre n'ait pas encore été retrouvé.

L'indignation en Italie est énorme. A Milan, le mot d'ordre de « grève générale de protestation », qui semblait hier effacé de la mémoire des ouvriers, recommence à toucher les cœurs. A Rome, des manifestations significatives ont eu lieu dans les rues au passage de certaines personnalités de l'opposition.

Le cynisme bandit, qui est arrivé au gouvernement en foulant une route jonchée de cadavres et qui, dans ses discours politiques, a toujours parlé de fusillades et d'exécutions, sent aujourd'hui le sang qu'il a versé lui remonter jusqu'à la bouche, cherche à séparer ses responsabilités de celles des assassins de Matteotti.

Mais il est trop tard ; c'est lâche et c'est vain.

Toute l'Italie sait que ce Dumini qui, aujourd'hui, est arrêté, et les autres complices du crime ont été jusqu'ici les bandits impunis et payés qui exécutèrent les sentences ordonnées par le ministère de l'Intérieur. Toute l'Italie sait que ces scélérats sont des créatures sorties de la main de l'infâme Iscarote, qui tyrannise l'Italie.

La liste des crimes du même genre serait bien longue, même en voulant se limiter à ceux accomplis après la prise du pouvoir par les fascistes, en commençant par la nuit de terreur de Turin, en décembre 1922, nuit de terreur dirigée par un membre du gouvernement, de Vecchi, et qui coûta la vie à dix ouvriers, parmi lesquels un militant anarchiste bien connu, le camarade Ferrero.

Le dictateur a annoncé à la Chambre qu'il était disposé à... s'inquiéter de l'assassinat de Matteotti, mais que le gouvernement tiendrait bon. Il a encore renouvelé l'ancienne menace : « Pas de spéculation politique », c'est-à-dire : « Pleurez en silence si vous voulez, mais ne bougez pas... sinon gare aux nouvelles exécutions ! » Et IL A ORDONNE LA MOBILISATION IMMEDIATE DES CHEMISES NOIRES.

Nous ne savons pas jusqu'à quel point ira la patience du peuple italien, mais pour bien saisir la tragique situation de l'Italie,

remarquez bien ceci : Si Matteotti avait eu un revolver dans sa poche et que, pour défendre sa vie, il eût tiré et blessé seulement l'un de ses agresseurs, Mussolini et ses acolytes en auraient fait une affaire d'Etat et toute l'Italie aurait, durant plusieurs nuits et plusieurs jours, tremblé sous une Terreur plus épouvantable que jamais. Il y aurait eu des centaines de matraques et d'assassinés.

Matteotti était sans arme. Il n'a pas pu se défendre. Le flic qui le suivait, comme par hasard, l'a perdu de vue au moment où il a été pris, et maintenant, il ne reste aux amis et à sa famille d'autre consolation que d'obtenir du dictateur la grâce que le cadavre leur soit rendu pour qu'il soit couvert de fleurs et de larmes.

Remarquez bien le fait : un ami de Matteotti, le député Modigliani, se rendit chez le questeur de Rome pour lui dire qu'une dame l'avait prié de s'informer auprès de lui s'il savait ce qu'était devenu son mari. Avant que le député eût prononcé le nom de la dame, le questeur s'écria : « Ah ! oui, Mme Matteotti ? Elle est venue chez moi. » Or, Mme Matteotti n'était pas allée chez lui ; elle l'affirma par la suite dans les journaux. Le questeur s'était trahi et avait montré qu'il était au courant du crime.

Entendons-nous bien. Nous n'avons pas à savoir que Matteotti est un député. Certes il a été frappé comme tel. On avait peur de ses révélations, des scandales qu'il aurait dévoilés concernant les escroqueries énormes des hommes de l'entourage de Mussolini.

Cela ne démontre qu'une chose. Du fait même que les libertés prolétariennes aient été détruites, la démocratie radicale elle-même s'est trouvée à découvert, sans sécurité aucune.

Voilà comment s'explique qu'un homme payé de sa vie une activité qui, en tous pays, ne sort pas des cadres légaux et se trouve protégée par les lois.

En tous cas, la qualité et les idées de la victime n'ont rien et n'ajoutent rien à notre douleur et à notre protestation.

Et maintenant, à nous, camarades et ouvriers français, camarades et réfugiés italiens ! L'heure est peut-être venue de pouvoir aider le prolétariat italien à se libérer.

Le gouvernement italien sait bien que la seule force révolutionnaire intérieure ne suffit pas à le renverser. Aidez-vous, camarades français ! Aidez-vous, camarades italiens ! L'heure est peut-être venue où nous pourrions avoir la joie d'être utiles à la cause de la liberté.

Pleurons les morts, mais sauvons les vies. Que chacun soit prêt à son devoir !

Armando BORCHI.

L'assassinat de Matteotti

Son cadavre serait retrouvé

Ça ne fait plus aucun doute : le député socialiste italien a bien été lâchement assassiné par les fascistes, son cadavre aurait même été retrouvé, si nous en croyions le journal socialiste allemand le *Vorwaerts* qui écrit :

« Les dernières informations reçues d'Italie donnent l'impression que le gouvernement de Rome savait déjà que le cadavre de Matteotti avait été découvert, mais qu'il hésitait à communiquer cette nouvelle par crainte de soulever dans la péninsule une tempête d'indignation.

« L'attitude de la Consulta est significative. M. Mussolini a déclaré au Parlement qu'il allait prendre les mesures les plus énergiques contre les assassins ; mais il s'est hâté en même temps, de faire voter un décret provisoire lui permettant d'ajourner la Chambre jusqu'à une période indéterminée.

« Il n'est pas douteux que la responsabilité du crime incombe au parti fasciste, qui opère exactement d'après les mêmes méthodes que nos racistes.

« Le caractère politique de l'attentat est encore renforcé par le fait que Matteotti a été exécuté parce qu'il combattait de toutes ses forces la réaction fasciste, et qu'il préparait contre le « Duce » une nouvelle et probablement dangereuse campagne. »

Arrestation du directeur du « Corriere Italiano »

« Un inspecteur de la sûreté, muni d'un mandat d'arrêt contre le commandeur Filippelli, qui avait donné hier sa démission de directeur du *Corriere Italiano*, s'est rendu en automobile à la gare d'Orto, où dans le train se dirigeant sur Bologne, il a pu arrêter l'inculpé.

« Des charges graves auraient été relevées contre le commandeur Filippelli, au sujet de la disparition du député Matteotti. On sait déjà que l'automobile ayant servi à l'enlèvement, a été louée dans un garage par un des chauffeurs de la direction du *Corriere Italiano*.

« D'autre part, le commandeur Rossi, relevé hier de ses fonctions de chef du bureau de la presse au ministère de l'Intérieur, est

gardé à vue dans sa maison. — (Radio).

Nos lecteurs n'ignorent pas que le *Corriere Italiano* est le plus important journal fasciste d'Italie, voué corps et âme, si on peut dire, au dictateur italien.

Un chef fasciste est arrêté

IL FREQUENTAIT A PARIS BONSERVIZI

Dumini, chef fasciste, est arrêté également. Il est inculpé directement dans le rapt de Matteotti ; c'est lui qui aurait procuré l'automobile qui a servi à l'enlèvement.

De plus nous apprenons que ce Dumini a vécu à Paris où il fréquentait Bonservizi, abattu depuis par notre camarade Bonomini.

Grève générale à Gènes

Gènes, 15 juin. — Pour protester contre l'assassinat du député Matteotti par les fascistes, les syndicats de la ville de Gènes ont voté la grève générale pour demain.

Le meeting sur la « Settimana Rossa »

Samedi soir, comme nous l'avons annoncé, un meeting a été donné à la Salle Raymond Lefebvre, par le groupe anarchiste italien (Pietro Geri).

La salle était comble. Plusieurs orateurs communistes prirent la parole au sujet de l'assassinat du député Matteotti. A la fin de la séance, un ordre du jour de protestation contre les crimes fascistes a été voté. On a également jeté les bases d'un comité composé des délégués des divers partis révolutionnaires italiens, représentés à Paris. Les républicains, les socialistes unitaires, les socialistes maximalistes, et les délégués de l'Union syndicale italienne, ont donné leur adhésion à ce projet du « Initiative du Groupement anarchiste. Seuls les communistes italiens n'ont pas donné leur adhésion.

Ce soir, première réunion du Comité révolutionnaire italien.

La décomposition de l'Anarchisme

Il y a des gens qui ont la maladie de la décomposition et qui se représentent la société actuelle comme une vaste grammaire composée de règles et de valeurs différentes dont les uns sont fixes, et les autres extrêmement mobiles. La stabilité des uns et l'instabilité des autres provoquent parfois certains déréglés qui sont de nature à modifier non seulement les données du problème, mais aussi tout l'ensemble de la construction.

C'est ainsi que de profonds penseurs dont l'obscurantisme révolutionnaire est alimenté par la manie providentielle que prodigue généreusement depuis quelques années une célèbre firme orientale, ont été amenés à déduire de ces phénomènes multiples, une nouvelle théorie sociale auprès de laquelle la théorie du monde d'Einstein semble bien fugitive.

Cette théorie est celle de la décomposition relativiste des idéologies. Comme toutes les choses qui sont à l'exclusive portée des simples, elle est très facile à comprendre, et le premier quartier venu de la trépidante tribu des Bani-Oui-Oui, avec les trois règles fondamentales du catéchisme orthodoxe, peut vous démontrer sans broncher que toutes les doctrines se décomposent, sauf la mixture bolchevico-tartare importée d'Orient par les commis-voyageurs de la Société Rykoff, Zinoviev and Co.

Cette facilité de fouiller le problème social et de pontifier sur la décadence des idées avec l'irréfutable « dialectique marxiste » ne pouvait échapper à la géniale cervelle du citoyen qui fit ses premières armes dans la carrière révolutionnaire en 1910, entre deux représentants de l'ordre social-démocrate.

C'est pourquoi ce grand champion du marxisme accommodé à la sauce tartare, peut se permettre aujourd'hui d'anathématiser les anarchistes et de les reléguer au rang des petits bourgeois et des contre-révolutionnaires.

Comme il n'y a que la bous qui saillit, les éclaboussures en rouge du plus beau petit coup de brosse pour les faire disparaître. Vautrait dans l'auge et la mangeoire que lui fournit le Kremlin, il lui faut bien pour mériter son salaire, nous couvrir de ses ordures.

Mais trêve de bavardages ! Arrivons au fait.

La Vie Ouvrière du 13 juin, qui sans doute n'a pas été faite pour accomplir cette sale besogne, sous la plume de Gaston, dit Brécol, part en guerre contre le « caractère social-démocrate de l'idéologie anarchiste ».

Certes, nous sommes à une époque où il ne faut pas s'étonner de rien ; mais pourtant quand on voit un homme qui est secrétaire de la C. G. T. U. employer des mots et des formules dont il n'a jamais pu pénétrer le sens, on peut se demander à quel degré d'aberration sont tombées les organisations syndicales pour tolérer à leur tête un génie d'une si crasse ignorance.

Le jeune de jadis qui s'est brusquement métamorphosé en un rouge du plus beau vert par la vertu magique de l'investiture moscovite, sait-il ce qu'est l'idéologie social-démocrate ? S'il avait lu Sorel, il saurait que cette idéologie sert à inculquer à la clientèle des politiciens le sentiment du devoir d'obéissance passive, l'emploi substitutif de mots-fétiches, et une foi aveugle dans les promesses égalitaires. Or, cette idéologie n'a pas aujourd'hui de meilleurs représentants que les tartuffes de la dictature du prolétariat et les syndicalistes de pacotille qui marchent dans le sillage des communistes en mal de pouvoir.

Que notre Gaston national qui se croit le nombril du syndicalisme révolutionnaire étudie un peu la philosophie sorellienne : cela lui évitera de commettre à l'avenir de semblables bévues. Il apprendra ainsi par exemple que les apôtres du communisme « dit scientifique, qui décrivent avec la sûreté d'un Laace dérivant les mouvements principaux, les principales phases par lesquelles passera l'évolution du capitalisme, le régime des crises qui l'ébranleront, et les conditions de sa catastrophe finale » sont bientôt emportés par les « préoccupations électoraux » au point de ne plus retenir que cette seule conclusion : « nécessité d'une révolution politique ».

La voilà, l'idéologie social-démocrate ! Et les nourrissons de la rue Montmartre et de la Grange alimentaire ont beau se maquiller de rouge et faire beau neuve sous une nouvelle étiquette, il n'en reste pas moins qu'ils en sont les héritiers les plus directs et les plus représentatifs.

Maintenant, s'il y a un mouvement qui est en voie de décomposition, c'est bien le mouvement communiste, car Sorel nous apprend encore que l'esprit révolutionnaire dégénère lorsque les chefs du prolétariat tendent tous leurs efforts à organiser des partis politiques. Le P. C. et ses serviteurs : Monmousseau, Sémard et Cie, ne caractérisent-ils pas la dégénérescence des idées révolutionnaires, puisque tout leur travail consiste à démolir le syndicalisme au profit d'une secte politique, fanatique et idolâtre ?

Ah ! si nous voulions nous servir de la philosophie syndicaliste pour remettre à sa place le pantin qui ose parler au nom du mouvement ouvrier français, nous aurions beau jeu en montrant que « les politiciens trouvent tant de ressources précieuses, dans la littérature communiste » pour conduire « sur des voies opportunistes les ouvriers à tempérament révolutionnaire, en hurlant l'amour passionné qu'ils prétendent éprouver pour le communisme ».

Le prétendu socialisme ou communisme scientifique n'est bon en effet, qu'à « préparer le règne d'une oligarchie démagogique, opprimer les producteurs au profit de cliques électoraux ».

Pour aujourd'hui, nous nous bornerons seulement à ces quelques citations sorelliennes ; mais si le politicien Monmousseau n'a jamais rien compris à la doctrine syndicaliste et qu'il a vendu la C. G. T. U. pour les deniers de Judas, veut bien nous faire l'honneur de prouver autrement que par des sophismes et des stupidités, que l'idéologie libertaire tombe en ruines, nous en serons les premiers très heureux. Nul doute en effet que les lecteurs de « notre journal bloc des gauches » s'amuseront prodigieusement en se gargarisant avec les considérations sociologiques, psychologiques et économiques de Jean Brécol.

Il est cependant très difficile de réfuter clairement la thèse du citoyen 1910 sur la

décomposition de l'anarchisme, pour le moment. La raison en est que cette thèse est d'abord fort obscure pour les petits bourgeois et social-démocrates que nous sommes : il y aurait bien un moyen assez efficace : ce serait de répondre à l'obscurité par encore plus d'obscurité, à l'absurde par toujours plus d'absurdité ; mais nous voulons laisser ce soin aux purs et authentiques défenseurs du prolétariat.

Nous attendrons donc pour le faire que la pensée de notre révolutionnaire barbouillé d'ocre, se soit un peu plus clarifiée à la flamme éternelle du léninisme intégral.

Pour terminer, nous demanderons au fantoche déséquilibré qui insinue avec un cynisme et une hypocrisie bien dignes d'un valet de Moscou, que le mouvement anarchiste est « malpropre », de bien regarder ses mains souillées par l'or de sa trahison et par le sang prolétarien dont il sera redevenu un jour.

Dans un prochain article, nous démontrerons avec une précision et une brutale clarté, et non avec un galimatias de jésuite, les signes précurseurs de la décomposition du bolchevisme en France, et de la déroute irrémédiable des requins du communisme et du syndicalisme politique.

HERES.

L'Education individuelle

Développe la vie dans toutes les directions. Oppose à la richesse fictive des capitalistes la richesse réelle des individus possesseurs d'intelligence et d'énergie.

Emile Henry.

Lorsqu'il nous arrive, à nous jeunes anarchistes, militant depuis quelques années seulement, de jeter un regard en arrière, on s'étonne d'avoir souvent accompli des actes d'essence autoritaire que nous évitons aujourd'hui. On est surpris d'avoir consenti quelques concessions, d'avoir laissé agir quelques préjugés familiaux, de s'être dressé imparfaitement contre les humiliations patronales.

Plus les individus désireux de s'affranchir des us et coutumes ancestrales et de s'adapter le moins possible à la société actuelle, combattent pour se révolutionner individuellement, plus ils se rendent compte de l'effort qu'ils ont à accomplir encore. Le chemin qui mène à l'émancipation de chacun dans la mesure des possibilités de l'heure, est obstrué par les préjugés et notre marche en avant en découvre continuellement les multiples variétés. Parmi eux, le préjugé familial est le plus ancré, le plus vivace, le plus conservateur. La famille est la forteresse de l'autorité, des coutumes d'un autre âge, des habitudes millénaires. C'est en son sein que croît l'autorité paternelle et le stupide droit d'aînesse mais si la lutte en un tel milieu est dure, elle est souvent féconde en résultats. Le plus petit exemple vaut toujours mieux que tout un exposé des théories anarchistes et c'est en montrant à ceux qui nous approchent à nos frères, à nos sœurs, à nos parents, par le fait, la pratique, notre amour, notre fraternité, notre tendance à l'harmonie, que nous œuvrons avec profit.

Eduquons-nous, apprenons à nous connaître. Nous ne devons certes pas désigner l'action, nous, qui au contraire usons de tous les moyens pour la susciter mais il faut qu'elle soit autant que possible la manifestation de l'éducation. Il ne suffit pas d'exhaler sa haine de la société actuelle, mais de lutter et de s'élever à un degré de moralité que mette une démarcation entre l'inconscient et le conscient. C'est la moralité chez les individus qu'il faut développer, une moralité qui se manifeste par la bonté, par l'amour du prochain, par une sensibilité illimitée, par le désintéressement, une moralité qui ne soit pas cloisonnée par ce fameux mur de la vie privée, derrière lequel chez nos politiciens retors, se cachent tant de malpropretés et d'infamies. La droiture, la probité doivent être l'appanage du militant anarchiste et c'est là sa meilleure réponse à ceux qui nous apparentent à des fous dangereux, à des pervers, à des dévoyés.

Combien de jeunes camarades viennent à nous, attirés non seulement par la beauté de notre idéal mais plutôt par la camaraderie, par la fraternité, par l'harmonie qui règnent dans les groupements anarchistes. Comment arriver précisément à un degré de concorde, d'harmonie de plus en plus élevé. C'est en luttant individuellement contre ses défauts propres et en développant la tendance plus ou moins prononcée à la sociabilité. Le groupement, l'association des camarades de mêmes affinités, doit avoir en vue cette éducation. Comme il ne nous est pas toujours donné de vaincre nos défauts, les copains (et la réciprocité s'entend) doivent nous les dénoncer. Nous en possédons tous plus ou moins, nous devons hélas en faire notre « mea culpa ». Les uns, tiennent de l'insociabilité, du manque de calme, les autres de l'amour propre, de la vanité, de l'orgueil bien souvent. Ennemis du mensonge, nous qui en dénonçons l'emploi chez nos gouvernants et chez ceux qui usent et abusent de la crédulité du peuple, nous ne devons jamais y avoir recours pour excuser une faute, une erreur. C'est la franchise, le culte de la vérité qui doivent légitimer nos actes. Mais la franchise ne consiste pas exclusivement à exprimer, à son ami ou à son ennemi, ce que l'on pense de ses actes, de ses desseins, de ses paroles. Etre franc, c'est aussi lorsqu'on le reconnaît intérieurement avoir sa faute, ses torts. C'est ne pas pifiner sur place, rester accroché à une idée émise quand on pense que de l'expérience en a démontré la fausseté. L'entêtement, le parti-pris tiennent du préjugé de l'amour propre dérivé souvent de celui du droit d'aînesse et qui engendrent avec d'autres défauts, la mauvaise foi et l'esprit borné.

L'éducation individuelle est donc nécessaire : lutte continue contre les préjugés, les coutumes, la routine, combat perpétuel contre les vices, les passions malaisées particulièrement l'alcool, cette source de folie et de criminalité, cet abrutissement formidable de tout un peuple, de toute une humanité. Eloignons-nous de tout ce vernis social, de tous ces spectacles ineples, de tous ces besoins factices et rapprochons-

nous au contraire de la Nature, de l'Art, de la Science.

Abreuvons-nous à ces sources pures de la beauté et de l'intelligence, révolutionnons-nous individuellement, sans pour cela laisser de côté ceux qui nous entourent sous prétexte que l'on est soi-même insuffisamment éduqué. Ce qu'il y a surtout à relever chez l'individu, ce n'est pas seulement les résultats mais aussi la somme d'efforts dépensés pour s'améliorer moralement et intellectuellement.

Ce que nous voulons, ce que nous devons vouloir, nous qui condamnons la vénalité, la haine, l'antagonisme entre individus, c'est de devenir des hommes, c'est d'être des individus sachant se conduire eux-mêmes, ayant la maîtrise d'eux-mêmes, mettant à la base de toutes leurs actions, de toutes leurs critiques, de tous leurs jugements : la Raison. Ce n'est qu'avec des individus bons, sensibles, généreux, sentimentaux même, que nous pouvons entrevoir dès aujourd'hui, la possibilité de formes sociales mieux harmoniques. Ce que nous voulons c'est répandre la fraternité, l'amour, la solidarité de désintéressement, la probité, c'est développer la liberté intérieure, cette liberté que nous méconnaissions ou mésestimions, c'est d'acquiescer une conscience, une conscience qui ne se cristallisera pas mais qui évoluera avec le temps, les conditions de vie, c'est de créer en nous-mêmes une force que n'ébranleront pas les échecs, les déboires et l'inconscience de certains qui s'intitulent anarchistes.

Face à la société actuelle qui sécrète la Haine et la Méchanceté, l'anarchiste oppose sa bonté, sa tendresse, et épris de liberté, amoureux de fraternité, il va, pionnier du genre humain, toujours à l'avant-garde, semant sur le champ illimité des natures humaines, le bon grain d'amour et de fraternité qui renouvellera l'Humanité martyre.

LE CHETIF.

ACHETEZ CETTE SEMAINE

ŒUVRES D'EMILE ZOLA

Chaque volume : 6 frs. 75, franco : 7 frs. 75

Les Rougon-Macquart

La Fortune des Rougon	1 vol.
La Curée	1 vol.
Le Ventre de Paris	1 vol.
La Conquête de Plassans	1 vol.
La Faute de l'Abbé Mouret	1 vol.
Son Excellence Eugène Rougon	2 vol.
L'Assommoir	2 vol.
Une Page d'Amour	1 vol.
Nana	2 vol.
Pot-Bouille	2 vol.
Au Bonheur des Dames	2 vol.
La Joie de Vivre	2 vol.
Germinal	2 vol.
L'Œuvre	2 vol.
La Terre	2 vol.
La Bête humaine	1 vol.
L'Argent	2 vol.
La Débâcle	2 vol.
Le Docteur Pascal	1 vol.

Les trois villes

Lourdes	2 vol.
Rome	2 vol.
Paris	2 vol.

Les quatre évangiles

Fécondité	2 vol.
Travail	2 vol.
Vérité	2 vol.

En vente à la Librairie Sociale, 9, rue Louis-Blanc. Chèque postal : Jonot 520-42.

Où aller ce soir ?

Cette rubrique n'est pas une affaire de publicité. Quand bien même un directeur de théâtre nous offrirait cent millions pour y annoncer un spectacle pornographique ou les représentations d'une pièce malaisante pour l'individu, nous ne signerions pas son établissement. Mais nous recommandons, et, gratuitement, tous les théâtres où se jouent des œuvres dignes

Théâtres lyriques

OPERA. — 20 heures : Samson et Dalila ; Siang-Sin.

OPERA-COMIQUE. — 20 heures : Manon.

TRIANON-LYRIQUE. — 20 h. 30 : Véronique.

Drames, Comédies et Genre

COMEDIE-FRANÇAISE. — 20 h. 30 : Le Demi-Monde.

ODEON. — 20 heures : Le Mariage de Figaro.

VAUDEVILLE. — 20 h. 45 : Après l'Amour.

RENAISSANCE. — 20 h. 30 : La Captive.

NOUVEAU-AMBIGU. — 20 h. 30 : J'ai une idée.

COMEDIE DES CHAMPS ELYSEES. — 21 heures : Knock ou le Triomphe de la Médecine.

THEATRE DES ARTS. — 21 heures : Le Pauvre Homme.

THEATRE DES MATHURINS. — 21 heures : Les Jupes larges et les Jupes étroites ; Bebel et Quinquin.

VIEUX-COLOMBIER. — 20 h. 30 : Au Seuil du Royaume.

THEATRE ANTOINE. — 20 h. 45 : Madame Flirt.

Cabarets artistiques

LE CARILLON. — 21 heures : Oui, j'aime bien l., revue.

LES NOCTAMBULES. — Tous les soirs, à 21 heures, les « As » de la chanson : Xavier Fréval, Victor Borge, Jacques Lézard, Noël Noël, Paul Grotto, Raymond Bartel, Eugène Rossi, Augustin Martini.

« Chambre à louer », revue — Dimanches et fêtes, matinées à 15 heures.

LE GRENIER DE GRINGOIRE (6, rue des Abbesse). — A 21 heures : Charles d'Avray et les chansonniers : Dornano, Brubach, Géo Robert, Loredal, Mme Jane Marsan, Line de Tarbes. Spectacle d'art et d'éducation.

LE GRILLON (43, boulevard Saint-Michel). — 21 heures : « Têtes de Sport et Têtes de l'Art », revue : les Chansons de la butte.

LE PERCHOIR. — 21 heures : Jeux... n'ais quol.

LA CHAUMIERE. — 21 heures : Spectacle varié.

LA VACHE ENRAGEE (4, place Constantin Pecqueur). — 20 h. 30 : Vallées d'Art ; Maurice Hally et les chansonniers.

LE PIERROT NOIR (11, rue Germain-Pilon). — Dranoël et les chansonniers.

Nos Echos

Grandeur et décadence.

Depuis de longues années, nous avions ici à Paris, au 142, de la rue Montmartre, un génie qui quoique obscur, était arrivé à émerveiller de nombreux fidèles de l'église orthodoxe par des prophéties qui basées sur le roc invulnérable de la dialectique moscovite, laissaient loin derrière elles les plus brillantes divinations de l'oracle de Delphes. Pendant longtemps, très longtemps, les croyants éberlués virent du haut de sa chaire rutilante de pourpre, un pâle pontife prononcer l'excommunication et frapper d'anathème les mécréants qui avaient l'audace de ne point penser selon les règles sévères de la confrérie Lénine, Trotsky, Boukarine et Cie.

Mais, hélas ! tout passe, rien ne dure et n'a qu'un temps ici-bas. Un beau jour, le disciple de Loyola fut excommunié à son tour et accusé d'hérésie. Et le monde orthodoxe vit alors ceci : d'un côté, un prêtre de la grande et respectable religion accusé d'apostasie par un ancien soudard, jadis volontaire pour brandir un long sabre contre l'Hydre bolcheviste.

Le dernier numéro de l'assommoir des masses, autrement dit le journal à Thécel Kachin, nous apprend en effet que l'hérétique Souvarine vient de comparaître en personne devant le très saint et très sacré concile du Kremlin, lequel a pour mission d'ouvrir à l'humanité les voies de la grâce, de la bénédiction, du crétinisme et du salut perpétuel. Accusé d'indiscipline, d'insubordination et de tous autres crimes par ses frères et supérieurs en moscovisme, le pauvre Bois a bien tenté de se défendre.

Hélas ! ce fut peine perdue, et sa défense ne provoqua que des rires et des moqueries parmi les très intelligentes assistances qui s'est proposée de conduire le prolétariat jusqu'aux rives du Jourdain où la vie ne sera ensuite qu'une allée de fleurs.

Zinoviev n'eût pas de peine à le mettre knock-out en déclarant aux missionnaires accourus de tous les points du globe, que le discours de Bois n'était pas du tout communiste et qu'il constituait un amas d'erreurs et de sottises petites bourgeoises, contre-révolutionnaires et social-démocrates. Attendons-nous bientôt à voir flamber les bûchers qui rôtiroient Souvarine et consorts !

Mais cette petite histoire n'illustre-t-elle pas notre titre : Grandeur et décadence ?

○○○

Les facettes de Machin.

Le citoyen Cachin, cicérone des parlementaires orthodoxes sur le fumier du Palais-Bourbon, est assez facétieux dans ses heures de loisir. C'est ainsi qu'un jour de la semaine dernière, fatigué de tenir le parapluie du P. C. au-dessus de la tête du « peuple » — ce dernier mot soit dit en passant est un terme bien vague pour un bolcheviste pur sang, mais il ne faut pas s'étonner de rien, paraît-il — donc, notre Machin, à bout de forces, a lâché le manche du parapluie pour prendre un porteplume, chose qui nous a permis de pouvoir lire le lendemain dans le marteau pilon des cervelles orthodoxes, autrement dit « l'Humanité », cette petite phrase délicate : « L'idée du bloc des ouvriers et des paysans n'est pas une formule électorale ». Qu'est-ce donc alors ? Un éléphant ou bien une mouche ?

A moins que ce ne soit la formule cabalistique dans le creuset de laquelle surgira un beau matin le « Grand Soir ».

Renseignements pris, nous avons appris qu'il n'y a pas très longtemps, notre farfadet révolutionnaire de la guerre des classes pendant la paix et de la guerre du droit pendant la guerre des races, étant allé dans une école où l'on y enseigne bourgeoisement la mirifique vertu des « grues métaphysiques », y a découvert la grande « idée fétiche » qui doit hâter la venue au pouvoir des ouvriers et paysans garantis purs de toute alliage.

○○○

L'enfant chéri du « Peuple ».

Le quotidien du syndicalisme y va tout de même un peu fort. Dans son numéro d'hier, il appelle le citoyen Herriot « l'enfant chéri de la République ».

Chéri par ci, chéri par là, chéri de toutes les manières, Edouard ne saura bientôt plus où donner de la tête.

Passé encore d'être couvert de fleurs et gâté par les politiciens en quête de quelque idée, mais se voir porter aux nues dans un journal soi-disant ouvrier, voilà qui doit faire tressaillir d'aise le ventre rubicond du maire de Lyon, lequel depuis pas mal de temps rêve de réformer démocratiquement le monde.

Pauvre « Peuple » est-ce pour élever au pinacle des politiciens que les pauvres cofisants versent leurs gros sous dans ton oscarcelle ?

○○○

As-tu fait la guerre ?

Ce sont des gens qui ne nous intéressent pas, mais cette histoire crée un précédent qu'il s'agit de ne pas ériger en règle de loi.

L'autre jour, M. Louis Thomas, un écrivain de quatrième zone, un plumitif sans intérêt, se prend de querelle au théâtre des Champs-Élysées avec le directeur de cet établissement, M. Jacques Hébertot, et lui brise son parapluie sur le dos. M. Jacques Hébertot lui envoie ses témoins comme cela se fait dans ce monde corrompu.

Rencontre des témoins de MM. Hébertot et Thomas. Ceux de M. Thomas avant toute chose, demande à ceux de la partie adverse, les états de service de « leur client » pendant la guerre et ajoutent que le leur a été y fois cité et y fois promu, au cours de la guerre. Et comme ceux de M. Hébertot refusaient de lui répondre et avec raison, sur ce sujet, ils déclarèrent « leur mission terminée ».

Alors maintenant, un monsieur qui a tué des Allemands pendant la guerre, a tous les droits sur les gens qu'il coudoie. Il a le droit de les traiter comme il traitait les Allemands pendant la guerre, et celui qui a osé ne pas participer à cette tuerie, ou, a fait tous ses efforts pour ne pas devenir un assassin a tout juste le droit de se faire et de recevoir les coups de parapluie des semblables de M. Thomas. Eh bien, M. Thomas, je souhaite qu'un jour vous receviez d'un qui n'a pas fait la guerre, une de ces tripotées qui comptent dans la vie d'un homme, vous ne l'aurez pas volée.

GROUPÉ DU 15. — 85, rue Mademoiselle

Mercredi, 18 Juin à 20 h. 30

Grande Réunion

publique et contradictoire

Sujet : Du Tsarisme au Bolchevisme, par le professeur MAZURIER, qui a passé plus de vingt années en Russie et a suivi sur place toutes les phases de la Révolution.

La Vie des Lettres

Souvenirs de Léo d'Orfer sur « la Vogue »

La vaillante revue « Montparnasse » (1er juin) publie une page inédite de Léo d'Orfer. Dans cette page (extraite des Souvenirs du symbolisme, volume de mémoires qui doit sortir en novembre), Léo d'Orfer rappelle la naissance et la courte existence de La Vogue, une revue qui connut un si grand succès dès son apparition.

Léo d'Orfer à la recherche de collaborateurs :

« Pourquoi cet horrible titre ? m'interrogea Mallarmé, quand je lui demandai sa collaboration.

« Je ne suis trop que répondre.

« Le titre manquait évidemment de littérature, mais il avait cependant des qualités. Il était court, sonnait bien et ne voulait rien dire de désagréable en somme. Et puis, il signifiait presque succès.

« Sans enthousiasme, Mallarmé accepta de collaborer à la Vogue.

« Ce fut la même antienne chez Villiers de l'Isle-Adam.

« La Vogue ? me dit-il. Mais dans quelque province, c'est une fête de village. De quel village prétendez-vous célébrer la fête ?

« Il accepta cependant d'y figurer, à cette Vogue.

« C'est idiot, me dit Huysmans. Cependant je suis des vôtres, peut-être pour cela. Mais vous courez à un four noir. Tenez-vous-le pour dit. »

« Verlaaine, amateur de chevaux de bois, trouva seul le titre très bien, il s'extasia même. C'est un des rares jours où je lui aie vu une allure assez évidente de pinco-sans-rire.

« Sans avoir l'enthousiasme de Verlaaine, Léo Cladel trouva ça fort bien, mais aurait voulu sur la couverture une belle image avec le détail de quelque fête votive de Saint-Bartholomée porte-glace. Notre format trop exigü ne nous permettait pas une telle débauche d'art. Cladel aimait beaucoup les images et se figurait que cela pouvait suffire pour assurer le succès d'un journal, d'une revue ou d'un livre. A cette époque il publiait des ouvrages fort illustrés et ne comprenait pas qu'un écrivain pût se passer de dessinateurs. »

Puis les sommaires favorisés de la revue : « Mallarmé nous donna pour ouvrir le premier numéro trois de ces pages oubliées aujourd'hui classiques : Plainte d'automne et Frisson d'hiver et le Phénomène futur. Il devait nous réserver des inédits en vers et en prose et une importante étude sur le Rôle du Poète, qui ne fut, je crois, jamais écrite, mais que Mallarmé m'a dit à plusieurs reprises. »

« Verlaaine nous donna d'abord, en dédicace, souvenir de la prison de Mons. Écrit en 1875 que les bourgeois prirent pour un gauchisme et une haute fumisterie. Nous lui achetâmes les Poèmes maudits et il fut stipulé aussi qu'il nous donnerait tout ce qu'il pourrait d'Arthur Rimbaud que l'on nous disait mort depuis longtemps.

« Le premier numéro donnait les Premières communions. Villiers de l'Isle-Adam ajouta à cette anthologie ses Souvenirs occultes, d'une envergure si large.

« Charles Henry adorna le numéro d'une vision, poème en prose, scientifique et musical. Je crois même qu'il se chargea du Courrier social, car la Vogue avait un Courrier social, et enfin, il nous amena un secrétaire de la rédaction, le nôtre étant parti pour aller soigner ses vaches dans les Landes et ne devant plus revenir de sitôt.

« Le 2^e publia quelques pages oubliées de d'Alenbert Sur la Rime, la première série des Poèmes maudits, un sonnet de Ch. Morice, des Fragments du Thé chez Miranda que Jean Moréas et Paul Adam allaient faire éditer chez Barbon, deux sonnets de René Ghil, L'Esthétique du Verre polychrome de Gustave Kahn, et cette série de définitions de la poésie qui fit du bruit à ce moment et en a fait encore en 1914.

« Le 25 avril, Jules Laforgue nous envoya de Berlin, où il était lecteur de l'impératrice Augusta, des Menues Dragées au camphre, qu'annonçaient les premières complaintes que publia le numéro suivant dont la seconde page se frontispiciant d'un journal dessiné, la Tache d'huile, par Ch. Henry. Ce Charles Henry a rempli de lui cette livraison, qui contient du Stendhal inédit et du Balzac de Monconys qu'il avait découvert en furetant à travers les bibliothèques.

« Le 5^e donna dix-sept pages des Illuminations, un sonnet de Charles Vigniet, un portrait de Moréas par David Estoffey et un fragment de l'Eve future que Villiers de l'Isle-Adam allait publier peu après.

« Le supplément de ce numéro contenait une nouvelle paysanne de Jules Renard, La Meule, des vers de Jean Lorrain, Evangiles selon J.-K. Huysmans, tirés des Grisevies qu'allait éditer Barbon et un fragment de son roman Très russe que la librairie Girard allait mettre en vente. »

Puis, naturellement, des complications financières firent sombrer la revue, mal administrée, malgré une vente énorme (certains numéros tirèrent jusqu'à 15.000 !). Mais ce fut un bel effort d'art.

Georges VIDAL.

UN LIVRE INDISPENSABLE

L'EDUCATION SEXUELLE

par Jean MARESTAN

Physiologie et Préservation sexuelles
Contre les Moralités néfastes
Mariage et Union libre
Le Problème de la Population
Hygiène de la Maternité
Nouvelle édition — (155^e mille)

Un volume de 336 pages, illustré.

En vente à la Librairie Sociale, 9, rue Louis-Blanc, Paris (X^e).

Prix, 7 fr. ; franco recommandé, 7 fr. 85.

Chèque postal : M. Jonot 520-42

A travers le Monde

ANGLETERRE

POUR LES LONDONIENS TUÉS AU FEU

Londres, 15 juin. — Le prince Arthur de Connaught, oncle du roi, a présidé aujourd'hui l'inauguration, sur un des parapets de la Tamise, d'une plaque commémorative de l'honneur des Londoniens qui, durant la guerre, se sont engagés dans la marine anglaise et ont été tués à l'ennemi.

Ces sinistres salauds qui les ont fait tuer s'imaginent-ils que leurs sinagres, leurs discours et leurs bêtises calment la douleur des parents des disparus. Ils versent là des larmes hypocrites quand il eût été si simple de ne pas les envoyer à la boucherie.

DES EXPLOSIFS DANS UN BAL

Glasgow, 15 juin. — La police surveillait depuis quelques temps une salle de bal fréquentée par des partisans d'une république en Irlande. Elle a opéré samedi une descente dans cet établissement pendant que le bal battait son plein et elle a saisi une certaine quantité d'explosifs, de cartouches et de diverses munitions de guerre, de magnétos servant à provoquer des explosions et de puissantes lampes électriques servant à la télégraphie optique. Cinq personnes ont été arrêtées.

M. CLYNES CONTRE LES OUVRIERS

Parlant samedi, à Manchester, M. Clynes, faisant allusion à la récente grève des employés du chemin de fer souterrain de Londres, a fustigé les grèves non officielles et a déclaré aux ouvriers les trade unions.

« Les pires troubles industriels de cette année, a-t-il dit, ont été dus à la conduite des responsables d'une petite minorité d'ouvriers déshérités. Les arrêts soudains du travail sont sans effet dans la lutte pour des salaires meilleurs et des conditions de travail plus satisfaisantes. Ce sont là, au contraire, des entraves pour l'aboutissement de justes revendications. Les grèves de surprises se transforment bien vite en aventures confuses au cours desquelles les doléances réelles des ouvriers sont rapidement perdues de vue. L'action du gouvernement, dans de telles circonstances, n'a guère besoin d'être défendue. »

Encore un qui ne se souvient plus du temps où il turbinait comme les camarades. Politique ! Politique !

GRÈCE

L'ESCLAVAGE D'UNE GRECQUE DANS UN HAREM TURC

Athènes, 15 juin. — Il serait difficile de croire qu'au 20^e siècle une hironde puisse encore mettre en émoi tout un peuple. Et pourtant !...

C'est dans l'île d'Arki, située entre l'île de Cos et l'Asie-Mineure, que l'oiseau printanier arriva, portant à son cou une missive, qui devait rappeler au peuple grec que leurs misères n'étaient pas encore terminées. Une femme d'Arki, aperçut l'hironde et parvint à l'attraper et lui prendre le touchant et triste message, qui venait d'Asie-Mineure : « Marie Guila, chrétienne, est esclave à Thira, en Asie-Mineure, dans le harem de l'agha... »

Argira Cambola envoya immédiatement cette petite lettre à Athènes. La capitale est vivement émue d'apprendre le triste sort de Marie Guila, sort qui est certainement partagé par un grand nombre d'autres femmes grecques restées sans défense en Asie-Mineure. Toute la presse demande l'ouverture d'une enquête dans les harems des aghas turcs.

Certes, il est scandaleux de voir qu'il y a encore des esclaves, mais le sort de cette Grecque est-il pire que celui des camarades qui triment dans les mines ou dans les usines des exploiters capitalistes ; est-il pire que le sort du soldat ?

ÉTATS-UNIS

LES QUATRE-VINGT-DIX MILLIONS SE SONT ENVOIES

Chicago, 15 juin. — Avant-hier, un express allant de Chicago à Milwaukee a été attaqué près de Roundup (Illinois) par des hommes qui ont dévalisé le wagon postal.

On ce train emportait un chargement particulièrement important de valeurs envoyées par la poste centrale de Chicago, et qu'on peut évaluer dès maintenant comme se montant au chiffre coquet de 90 millions.

La première enquête a démontré que le coup avait été parfaitement organisé, et que de nombreux complices y ont participé. C'est ainsi que vingt-cinq employés du bureau central des postes de Chicago viennent d'être arrêtés. On les soupçonne, les uns d'avoir travaillé à accumuler les valeurs à expédier par ce train et, les autres, d'avoir prévenu les bandits.

D'autre part, la police est maintenant à peu près certaine que, leur coup fait, les voleurs se sont enfuis au Canada à l'aide d'un avion. On vient, en effet, de recueillir une déposition importante à ce sujet : un cultivateur habitant près du lieu de l'attentat avait remarqué la veille, dans un champ voisin, la présence insolite à cet endroit, d'un avion qui avait disparu quelques heures après l'attaque du train.

MEXIQUE

LE PRÉSIDENT OBREGON EXPULSE L'AGENT BRITANNIQUE

Un grave incident vient de se produire entre l'Angleterre et le Mexique, et l'on ne sait quel développement il pourra prendre.

La Grande-Bretagne qui n'a pas encore reconnu le gouvernement du général Obregon, mais qui inclinerait à le reconnaître dans un délai plus ou moins bref, entretient un agent officieux à Mexico, M. Cummins. Ce fonctionnaire a la charge de la légation britannique depuis sept années.

Or, le gouvernement mexicain menace d'expulser M. Cummins. On lui reproche d'avoir soutenu des personnes qui réclamaient des sommes exagérées comme in-

demnité d'expropriation. Le ministre de l'Intérieur va plus loin en affirmant que M. Cummins a déployé une activité contraire aux intérêts du Mexique.

M. Cummins s'est enfoncé dans la légation, mais l'hôtel est enveloppé par la police qui se prépare à exécuter l'ordre d'expulsion dès que le diplomate officieux sortira de chez lui.

Le doyen du corps diplomatique à Mexico, M. Enrique Bermudez, ministre du Chili, a déclaré que la « situation était délicate et tendue » ; on le conçoit aisément.

Le corps diplomatique, comprenant seize ambassadeurs et ministres, y compris celui des États-Unis, a demandé au président Obregon de donner un passeport à M. Cummins, afin qu'il pût quitter Mexico et emporter les archives de la légation.

On ignore encore qu'elle décision prendra le gouvernement britannique, car c'est seulement demain que M. Ramsay Mac Donnell — qui est en Écosse — rentrera à Londres et pourra aviser à la situation, soit d'accord avec ses conseillers du Foreign Office, soit après consultation du cabinet.

PORTUGAL

POUR LUTTER CONTRE LA CRIMINALITÉ

Lisbonne, 15 juin. — Devant le nombre toujours croissant d'assassinats et d'attaques à main armée, enregistrés au Portugal depuis plusieurs mois, les associations d'agriculteurs, de commerçants et d'industriels ont adressé une requête au président de la République et au Parlement, requête dans laquelle ces associations demandent qu'une loi soit votée sans retard pour augmenter les forces de police, afin de lutter avec succès contre la criminalité.

C'est ce qu'on peut appeler la « panacée universelle ». Ils s'imaginent tous qu'en augmentant les forces de police on réduira le nombre des crimes. Au contraire, la police n'a jamais servi qu'à les provoquer. « Ils ont des yeux et ils ne voient pas, ils ont des oreilles et ils n'entendent pas » dit l'autre. Il n'y a qu'une chose à faire pour abaisser la criminalité, c'est de rendre la vie meilleure aux travailleurs. Hors de là, point de salut !

A TRAVERS LE PAYS

RIXE ENTRE PÈRE ET FILS

Saint-Etienne, 15 juin. — Au retour de son travail, un brigadier de Grand-Croix, Joseph Satri, s'étant pris de querelle avec son père, âgé de 62 ans, la discussion est devenue bientôt extrêmement violente. Le sexagénaire ayant traité son fils de « fanéant », ce dernier tenta de frapper son père ; en état de légitime défense, M. Satri brandit son couteau ; le fils sortit le sien et en porta à son père un violent coup à l'abdomen.

Le sexagénaire, qui a été transporté d'urgence à l'hôpital de Saint-Etienne, est dans un état désespéré.

Le fils meurtrier s'est constitué prisonnier.

UN BATEAU DE PECHE SOMBRE DEUX VICTIMES

Quimper, 14 juin. — Le canot « Travailleur », qui se livrait à la pêche au maquereau, dans les parages des îles Glénan, près de Locudy, a sombré. Les frères Struillon, qui avaient pris place dans l'embarcation, ont été noyés. L'un était père de trois enfants, et l'autre de cinq.

DANS PARIS ET SA BANLIEUE

COLLISION DE TRAMWAYS

Hier, vers 18 h. 15, deux tramways sont entrés en collision à l'angle des rues Darnémont et Ordener. Les deux véhicules ont été fortement endommagés. Le waltman de l'un d'eux, Pierre Musset, 30 ans, demeurant 51, rue de Belleville, a été grièvement blessé et transporté à l'hôpital. En outre, trois voyageurs ont été blessés par des éclats de verre. Après pansement dans une pharmacie voisine, ils ont pu regagner leur domicile.

ENTRE LOCATAIRES

Hier matin, à heures, un drame sanglant s'est déroulé au n° 11 de la rue Morand. Adèle Tédiam, âgée de 35 ans, a reçu plusieurs coups de couteau au côté droit par un individu habitant le premier étage de la même maison, avec lequel elle avait eu, par le passé, des discussions.

Transportée à l'hôpital Saint-Louis, elle est dans un état très grave.

COUPS DE COUTEAU

Hier matin, à 2 heures, rue Montorgueil, un nommé Loubet, employé aux postes, demeurant 11, rue Marie-Stuart, a reçu plusieurs coups de couteau à la cuisse droite qui lui ont été donnés par Humbert Liard, 28 ans, demeurant 26, rue Chanvelot. Il a été transporté à l'hôpital Lariboisière, où ses blessures ont été jugées graves. Le coupable a été arrêté.

LE COMMERÇANT ET L'ALGERIEN

A minuit et demi, Ernest Ducos, habitant 24, rue des Cloys, a tiré cinq coups de revolver sur un Algérien, Mousouk-ben-Cheris, habitant 7, rue de la Villette, au moment où ce dernier essayait de pénétrer dans la boutique.

Le blessé a été transporté à l'hôpital Lariboisière. Son état est très grave.

SIDECAR CONTRE TAXI

Dgaun ssvMcmf cmf hmhfamhmfthé fhocéé M. Marcel Girard, âgé de 28 ans, demeurant 16, rue de Douvres, à Gentilly, conduisant un sidecar, hier soir, route d'Orléans, a été heurté par un taxi qui conduisait M. Pierre Roubaix, 22, rue de Lille, à Neuilly. Dans le choc Girard a été tué sur le coup.

M. Fleury, commissaire de police de Gentilly, après enquête, a laissé en liberté l'auteur de l'accident.

Un Mussolini à La Tronche (Grenoble)

Un jeune médecin de la place de Grenoble, dont une flamboyante plaque fait connaître la profession exercée par celui-ci, le docteur Amalart, vient de se révéler à l'opinion publique par une dictature mussolinienne et lâcheté sans pareille.

Les faits qui vont suivre sont caractéristiques de la « manière » de ce jeune fat, dont la thérapeutique employée envers les malades, jusqu'à ces temps derniers, ne consistait qu'à leur accorder, et les soins et les permissions au compte-goutte, si bien qu'une visite médicale était chose surannée.

Un malade dont le seul crime était de vouloir être soigné, avait cru — pauvre naïf — que les soins accordés en ces maisons inhospitalières devraient être subordonnés à son état de santé. Après avoir sollicité en vain trois ou quatre fois une visite du docteur, avait imaginé de demander une permission, sur laquelle, en regard, se trouvaient inscrits ces mots : a malgri de 600 grammes, insuffisance de nourriture ; cela est pour effet de le faire manger par le docteur, et le dialogue suivant s'échangea :

Le docteur. — C'est vous Garnier ?

Garnier. — Oui, docteur !

Le docteur. — Vous vous plaignez de l'insuffisance de nourriture ?

Garnier. — Oui docteur, ma laryngite ne me permettant de manger que soupe, viande et purée...

Le docteur. — Si vous trouvez la nourriture insuffisante, allez ailleurs, allez !... La directrice passe au docteur le cahier de régime.

Le docteur. — Vous avez du jus de viande ?

Garnier. — Oh ! le jus de viande ce n'est pas grand chose.

Le docteur. — Ah ! eh bien, supprimez-le, et lui tourne le dos en répétant : allez ailleurs !

Garnier. — Mais je ne peux pas aller ailleurs, et ce que vous me dites n'est pas un raisonnement !

Le docteur. — Allez ! Allez !

Garnier. — C'est ridicule, c'est idiot, ce que vous me faites-là !

Le docteur. — Ah ! c'est idiot, c'est ridicule ! Et sur cela, il lui signe son bon de sortie.

Garnier. — C'est ça que vous cherchez, ce n'est pas malin.

Le docteur. — Vous me renvoyez pour cela ?

Le docteur. — Oui, oui, je signe votre renvoi immédiat !

Ce malade croyant qu'il existait quelque part une justice, accompagné s'en fut voir M. le Maire, et, après antichambre, reçu par celui-ci, lui exposa sa requête.

Après lecture du rapport en la possession de M. Pradel, M. le maire Mistral s'écria qu'il n'y avait pas là de quoi tuer un homme, ni surtout motif à renvoi, ce à quoi M. Pradel acquiesce et promet de venir le mardi suivant arranger cette affaire-là.

Oh ! Quelle ne fut pas la surprise de ce malade, qui fut de la prom... municipale, avait cru l'affaire solutionnée d'avoir à venir les larmes au visage le docteur devant sans doute intimé d'ordre à l'Administration de faire évacuer l'indésirable. Sur ce, dans l'après-midi, il fut appelé chez M. Mollard, secrétaire du Sanatorium, qui lui renouvela de par : avant la visite du docteur. Dans le cas contraire, toute nourriture lui serait supprimée, et sa literie serait aussitôt enlevée dès qu'il s'absenterait.

Cependant, voulant encore croire à la promesse faite par M. Mistral (promesse qui devait être contrariée par M. l'administrateur Pradel), il s'en fut trouver M. Mazet, secrétaire général des hôpitaux. Le malade frappe à la porte et entre après y avoir été invité ; il décline aussitôt, très poliment son nom, ce qui a pour effet de s'entendre interpellé ainsi :

— Ah ! c'est vous Garnier. Vous êtes un misérable !

Puis ce bon démocrate et philanthrope à tout poil continue son speech :

— Vous avez été au régiment ?

— Oui, Monsieur !

— Et bien, de mon temps, on causait plus poliment à son supérieur ! M. Amabert ne veut plus vous voir dans son service, du reste il n'y a rien à faire, vous ne retourner plus au sanatorium. En attendant, vous vous hospitalisez dans un pavillon affecté spécialement aux malades renvoyés comme vous, et si vous ne suivez pas la prescription du docteur vous serez immédiatement renvoyé !

Pauvre vieux, nous ne doutons pas que tout sera employé contre toi pour te contraindre à quitter Grenoble ; les événements, hélas, nous le confirment.

Ce malade qui avait eu durant son séjour une conduite exemplaire et tout élogieuse (cela a été reconnu par le docteur), se verra donc, pour une seule parole, tenu, si la plus élémentaire justice n'intervient pas, de tendre la main, ou alors de mourir comme un chien. Orphelin, sans argent, et sérieusement malade, son état nécessitant des soins constants. Tout cela, parce que des décisions arbitraires prises par le docteur Amabert font loi, de par sa parenté avec Mme Cocat, vice-présidente de la Commission des Hôpitaux.

Ainsi vont les choses en cette noble République... Régime actuel, qui caractérise fort bien la politique intéressée de ces politiciens véreux.

Que ne souffle-t-il pas un vent régénérateur de justice qui balaye tous ces affreux démagogues. A vous, opinion publique, qui avez connaissance de ces iniquités, de purger, d'agir en conséquence et de démasquer ces charlatans de l'injustice, dont la seule préoccupation consiste simplement en la réalisation d'un bien-être particulier, cela au détriment de tous !

Pour le Comité de Défense Sociale : Jean DUFAU.

P. S. — Ces faits sont rigoureusement exacts, nous nous réservons de publier prochainement ce qu'il adviendra de tout : cette odieuse histoire, et aussi de faire connaître le traitement, etc., accordés aux malades du Sanatorium.

A M. Peytral écholt la succession de M. Le Troquer et à M. de Moro-Giafferi celle de M. Gaston Vidal. L'un et l'autre sont des hommes aux connaissances générales étendues, au talent souple et qui, très certainement, sauront conserver autour d'eux les techniciens distingués dont la collaboration avait été si utile à leurs prédécesseurs. Si M. de Moro-Giafferi pourrait être le premier élève de son « Enseignement technique », — élève tout de suite brillant, est-il besoin de le dire — M. Léon Meyer, lui, n'aura guère d'apprentissage à faire à la Marine marchande. Courtier maritime, maître d'un grand port, il est, par profession, familiarisé avec toutes les questions de son ministère. Son esprit ingénieux, actif et hardi y trouvera son emploi.

Ainsi, pour que le ministre du Travail fasse de la besogne utile dans le sens désiré par la Journée industrielle, il faut qu'il commence par oublier « certaines déclarations imprudentes », c'est-à-dire le respect de la loi de huit heures et autres diverses promesses faites au cours de la campagne

En lisant les autres...

Auteur de Zola

De Georges Lecomte, dans son discours d'hier pour la commémoration du monument à Zola :

Il avait la tête épique, comme le Hugo des « Misérables », comme, en certaines œuvres de la « Comédie humaine », Balzac, le grand ancêtre du roman de vérité. Il a été un prodigieux avocat de folies. Les plus belles pages de « Germinal » ne sont-elles pas celles où Zola décrit l'insurrection ? Dans la « Conquête de Plassans », celles où il évoque l'incendie ? Dans la « Bête humaine », celles où il dépeint la locomotive emportée dans une course vertigineuse ? A travers son œuvre, toujours précise et pourtant, d'un dessin si net, il apparaît plus surprenant encore lorsqu'il va de l'homme aux éléments, dans sa peinture épique et lyrique.

La Nature s'exprime, sous sa plume, dans sa plus sauvage, farouche et inconsciente grandeur, et il ne se trouve à l'aise — devant l'humain — que lorsqu'il s'attache à nous représenter ses êtres les plus primitifs, les plus déterminés dans leur brutalité impulsive.

De Georges Lalou :

Paris, métropole de la civilisation occidentale, lui apparaît comme investi de la sublime mission de guider les peuples modernes dans les voies du progrès en portant haut et loin devant eux le double flambeau de la science et de la justice. Et un de ses derniers ouvrages, celui qui a pour titre le nom même de notre cité, ne sera qu'un long hymne à Paris, la ville initiatrice, civilisatrice, libératrice, la ville qui, hier, jeta aux nuéons le cri de liberté et qui, demain, que portera la religion nouvelle où elles aspirent, la ville géante où le futur s'élève dans son éternité et d'où il s'envolera dans une clarté d'aurore...

De Frédéric Brunet :

Ce qui rend notre admiration pour Emile Zola infiniment reconnaissante, c'est qu'il envisage la vie non pas, avec Balzac, comme une comédie où les hommes se meuvent sous l'empire des passions, mais comme une tragédie émouvante, où les tares de l'espèce lui sont apparues profondes ; il a moins recherché le pittoresque que le vrai ; il a moins créé des types caractérisés qu'il n'a synthétisé en des personnages inoubliables les grands défauts de l'humanité ; il a été en larges panoramas les spectacles affligeants qu'offre à l'observateur le conflit du bien et du mal, de l'erreur et de la justice.

Discipline, discipline...

L'Ere nouvelle fera bientôt concurrence à l'organe du moscovisme sur la nécessité d'avoir de bons députés qui manœuvreront avec un ensemble parfait, sans défaillance et avec un courage à toute épreuve :

Le Bloc rouge est solide.

Au scrutin public, nulle défaillance n'est à craindre. Les militants tiennent de leur robuste poigne leur député. Ils n'admettraient pas qu'il bronchât d'une ligne.

Nous autres, les électeurs de gauche, les observateurs de la rue, nous ne voyons que le préparé et déclenché la victoire, nous n'avons pas nommé des radicaux pour qu'ils fassent un demi à droite. Si, d'aventure, l'un d'eux se levait à cet exercice, je vous prie de croire que je le rappellerais au respect du règlement et des traités.

La vote secret nous trouve désarmés. Nous n'exerçons notre action qu'au grand jour. Pendant cette législature, nous entendons être à l'égard des membres du Bloc, des Jacobins.

Je me promets bien de dire aux Saxons leurs quatre vérités, en les appelant par leurs noms. Le ministre Herriot sera copié demain. Si nos amis n'observent pas, chaque jour, la plus stricte discipline, comment Herriot pourrait-il gouverner ?

Il faut que pèse sur le Cartel une discipline de fer.

Mince !... La Pravda du 142 va en attrapant la jaunisse, et le bouilliant Couturier va en mourir de dépit. Si le Bloc des Gauches est tenu « dans la robuste poigne des militants » et si l'épée de Damoclès demeure suspendue sur sa tête, la tribu cachemire se montrera bien pâle à côté des farouches jacobins de la social-démocratie. Pour solidifier encore le Bloc rouge, nous demandons un carcan de fer pour chaque député.

Les ministères se succèdent, mais ne se ressemblent fort

La Journée industrielle, dont le démocratisme est pour le moins suspect, maintenant que Poincaré n'est plus au pouvoir, éprouve le besoin de flatter le nouveau ministre, sans doute pour montrer que des modérés et réactionnaires se valent et sont aussi bons les uns que les autres à défendre les privilèges capitalistes.

Au Commerce, on trouve M. Raynaldy, qui fit ses débuts parlementaires au cours de la dernière législature, mais qui, tout de suite, se tailla une place de premier plan. La sûreté de son jugement, ses connaissances juridiques, la tournure conciliante de son esprit, naturellement amène, son caractère droit le firent nommer, en dépit de sa odieuse, rapporteur de la Commission de législation civile et criminelle. Et à ce titre, intervenant fréquemment dans la discussion de toutes les grandes questions économiques et financières, il se fit encore remarquer. Son nom avait déjà été prononcé lors de la composition du second ministère Poincaré. C'est dire que son mérite était unanimement reconnu.

Au ministère du Travail et de la Santé publique, M. Justin Godard, avait été également tout à fait à sa place. Il peut y faire de la besogne utile s'il veut bien oublier certaines déclarations, pour le moins imprudentes, que l'esprit de parti — de son parti aisément entraîné parfois à des complaisances dans le régime — le pousse à faire dans les meetings et congrès radicaux. M. Oueville sera, lui aussi, très favorablement accueilli à l'Agriculture.

C'est un domaine qu'il connaît bien et dans lequel sa juvénile activité trouvera à s'employer. Là non plus les difficultés ne manquent point.

A M. Peytral écholt la succession de M. Le Troquer et à M. de Moro-Giafferi celle de M. Gaston Vidal. L'un et l'autre sont des hommes aux connaissances générales étendues, au talent souple et qui, très certainement, sauront conserver autour d'eux les techniciens distingués dont la collaboration avait été si utile à leurs prédécesseurs. Si M. de Moro-Giafferi pourrait être le premier élève de son « Enseignement technique », — élève tout de suite brillant, est-il besoin de le dire — M. Léon Meyer, lui, n'aura guère d'apprentissage à faire à la Marine marchande. Courtier maritime, maître d'un grand port, il est, par profession, familiarisé avec toutes les questions de son ministère. Son esprit ingénieux, actif et hardi y trouvera son emploi.

Ainsi, pour que le ministre du Travail fasse de la besogne utile dans le sens désiré par la Journée industrielle, il faut qu'il commence par oublier « certaines déclarations imprudentes », c'est-à-dire le respect de la loi de huit heures et autres diverses promesses faites au cours de la campagne

électorale. L'organe de l'industrie et du commerce ne perd jamais le nord ; les radicaux-socialistes sont à peine au pouvoir que, déjà, elle jette ses filets pour les prendre.

LES CINQ FRANCS MENSUELS

du quotidien anarchiste

QUATRIÈME LISTE DE LA 2^e TRANCHE

Reçu par l'Administration :

Roger ; Merchadier ; G. G. ; Onorio (2) ; L. Marlon ; Bonnet ; Pinard ; d'Issoudun (2) ; Un Copain chauffeur ; N'importe ; Bassoli ; Romain ; Besnard ; Montagne ; Bocher ; Collet, bonjour aux amis du Havre (4) ; Henri Frey ; Un Sympathique du Vivier (versé par Lemaire) ; Eugène Descombes ; Bessie ; Bessie ; Guigne ; Paul Célton ; Richi ; Demoulin ; a Saint-Quentin ; A. Ledrappier ; Emile Bourmand ; Brémont ; Dulud ; Biarritz ; Chemin Louis ; Duval ; X. ; boulevard Saint-Germain ; R. Danieck (2) ; Groupe d'Etudes sociales de Rueil (versé par Cheminant, 18) ; Pinot ; Michel ; Henri V (2) ; Corinne ; Le Pen et sa compagne (2) ; Mons, des Métaux ; Olive ; Antonin ; André ; N. Apostolides (50) ; Vanderperren ; Meyer, sa Quine hebdomadaire ; Péro ; Jean Moreau ; François Moreau ; Pagès ; Estival ; Créton ; Manzano ; Best ; Jeannès René ; Un Révolté de Dunkerque ; Georges Vaissaire ; R. Charpy ; Clermont-Ferrand ; Conan Jean ; Philippe ler ; Philippe 2 ; Delrie ; Cécio ; Starck ; Un Libérateur espagnol (2) ; Smoussé ; Brunet (2) ; Langlois ; Maury ; Monamy (2) ; Gras (2) ; Groupe Marjana, Espagne (6) ; Elie ; Goutier ; S. B. S. F. ; Trois Marquigniers (2) ; Joseph Maury ; Cané ; Estève ; Rébillon ; Braudet et son copain (2) ; Sarasin (4) ; Quatre ; Bois Debut ; des chuch ; André ; Bessie ; Bessie ; Guigne ; Fallet ; Dessingue ; Petit Georges ; Messingue Albert ; André ; Fernande et Thureau (2) ; J. Sastre ; a Saint-Quentin (2) ; Mariad ; a Fontenay-sous-Bois (2) ; Penglén (2) ; Lina ; B. et M. ; Maud Auguste ; Arondel ; M. et Mme Ténas Ramon ; Campo ; Méru ; Blanchard ; Georges ; Pail ; Adam ; Simonnet ; versé par Germaine Linthault ; Moli ; Jean Bly ; a Brochant ; Neuve ; a Saint-Chéron ; Goussard ; Coquillet ; Mornet ; Deux Syndicalistes (4) ; Matiel, des Libérés ; L. Hutin ; Un Abonné de Vitry ; Benjamin, de Lille ; Arasco ; a Marseille ; Topparoli ; Michel ; Lenack ; Vidun ; Deligna ; Lédism ; Rousseau ; Emile ; Provost ; Allain ; Piaré ; Legrand ; Avron ; a Marseille ; Brochant ; Tabary ; Denis Dux (2) ; Poinas ; Pôlat ; P. Jacquier ; R. Jacquier ; Constant et sa compagne (2) ; Antoine Beltrami ; Deux Copains de Fontainebleau (5) ; Ferrero ; a Reims ; André Bonkels et sa compagne ; a Rueil (2) ; Lourt ; a Hauteville ; Arvant ; Sous-les-Bois ; Piquines ; Blanco ; Hernandez ; Carlos ; Desvador ; Javalat ; Erant ; a Verbois (2) ; Goubé Jules ; Vincent Georges ; David et Sam (2) ; Trévidé (2) ; Morvan ; Jean, coiffeur ; a Saint-Maur ; Brouchoux ; Albert Lemoine ; Bernando ; Perez ; a Reims ; Gergette Leleu ; Desbois ; Le Frisé ; Legras ; Levain ; J. Clot ; a Marseille ; Joachim Roca ; a Narbonne ; E. Grillon ; José ; a Harpion ; a Vitry ; a Brochant (2) ; Bay ; a Alais (2) ; Bourey Pierre ; Vitell ; Béton ; E. Poirey ; Pernet ; Saling ; Félix ; a Pantin ; Evenat ; P. Vattré ; a Sartrouville ; Hennion ; Saint-Pol (3) ; Gilberte (2) ; Un Chappellier lafayette (2) ; Cécile Vauhey ; Gérard Pierre ; Carreau ; Lerda ; Un Copain de Fontainebleau ; a Reims ; a Vitry ; a Brochant ; Leduc Georges (2) ; Usaf ; Yanne ; Royer ; a Nancy ; Karl Réneval ; Deux Amis (2) ; Veauville ; Lechenaf ; Bouchard Marcel ; Jeanne ; Passodat ; Cinq Bouffis (5) ; Groupe des 5^e et 6^e ; Ménéral ; Pedrono ; Carpentier ; Gros ; Knap ; Duret ; Fontaine ; Trois Retardataires (3) ; Hardy ; Piquines ; Bel ; P. Maud ; a Vitry ; a Brochant ; B. P. ; Peint ; a Montreuil ; Louis Carpin ; Bastien (2) ; Mathieu ; Aniel ; Camille ; Fernandez ; Bedouet ; Debraire ; Lui ; Equino ; Rolland ; Mansard.

Lemasson et sa compagne (2) ; Baum (3 fr.) ; Berlin, Richard (1 fr.) ; Dugland (3 fr.) ; Lucien Jacques ; Planche ; Germaine Gussan ; Beldier (1 fr.) ; Manties ; Bonheur ; Faiver ; Renault ; Nour ; Aubault (2) ; Un Italien ; Bazar ; Guyot (2 fr.) ; Morin ; Bazin ; Leterrain ; Fada ; ensemble 21 francs (versé par Lemasson) ; Doré ; Moreau (2) ; Simondi (2) ; Durand ; Janet père et fils (2) ; Je m'en fiche ; Berthou ; Victor (2) ; Bastien ; Gabrielle L. ; Desnoes ; Bormin ; Mabire ; Robert ; a Reims ; Meyer ; a Vitry ; hebdomadaire ; Bonneau Delacour (2) ; Pastor ; Budan ; J. Couvreur ; Paul Sarocchi (4) ; Bragé Georges ; Onslot ; a Toulouse ; Marius Pelletier ; Schmeier Jean ; Schmeier Lucien ; Béguin ; Ransbotyn Jules (2) ; Govet ; a Lyon (10) ; Le Boul ; Bully ; David Ernand ; Ranaud ; Equipe composition du « Lib. » ; Leursion (2) ; Van Canneyt ; Michaud ; Donny ; Mas ; Boisdard ; Lemoine ; Neetens ; Rümmler ; Deux Copains (2) ; Léon Chapel ; Gardelli ; Banel ; Carré ; Gars (2) ; Taysse ; Camille Brusaunt ; Malafyne ; Henri Beville (2) ; Paul Beville ; Clémentine Beville ; Nicolle ; Balsamo ; Villin (2) ; Faloso ; Legros (2) ; Un Espagnol (2) ; Monclé ; Péro ; a Vitry ; a Brochant ; camarade hongrois (2) ; Potier Ferdinand ; Veber Eugène ; X... ; Apuin ; Le Mizon ; Dallon ; Jeannette ; Groupe du 13^e ; Perret (2) ; Pineau ; N. 1 (2) ; Deux Boulangers (versé par J. M. Esperanto (2) ; Boesmi ; Dard ; Pour que ne meure pas, Vincent Potier, 22 mois (2) ; Delorme ; a Roanne ; Borelli ; a Vitry ; a Brochant ; Ravagna ; Mito ; Aubert père et fils (2) ; Train ; Maillot Noir ; Burgheroni 1^{er} ; Burgheroni 2^e ; Marcelle et François Girard (2) ; Michel Blanc ; Delannoy Fernand ; Lafinay ; Un Ami du « Lib. » ; Marcel Maillot ; Lagache ; 14^e ; Morin Alexandre (2) ; Chevalier ; Groupe anarchiste de Levallois (6) ; Maille ; Poney (2) ; Garibaldi.

Par chèques postaux :

Hapillon (2) ; Chavarin ; Rivorès (2) ; Paul Petit ; Berthe Louis ; Vertier Arthur ; Haech ; a Vitry ; Washin ; Dufrest Julien ; Hespul ; E. G. Dupré ; Michel Joseph ; a Vitry ; a Brochant ; Robert Victor ; Barbel ; Pavie (2) ; a de Vlamminch ; Michelotti ; Voltzel (4) ; Carage ; Lenevet ; Lefouler ; Lavenant ; Duclos ; L. Moreau ; Cavarès André ; Tagliani ; Borelli ; Gustave André et Bonfanton (2) ; J. Blondel ; Gondoin ; Barnoin ; Lopez ; a Vitry ; a Bro

L'Action et la Pensée des Travailleurs

LA SITUATION DU SYNDICALISME EN PROVINCE

Double crise

Pour répondre à Besnard.

Les syndicats de province subissent une double crise : 1° la division des tendances, 2° une crise morale. Les remous de ces dernières années, ont ballotté l'esprit logique des militants.

Nous marchons à tâtonnements, lorsque nous devrions parler net et clair aux masses ; nous nous embarrassons de ces traditions administratives, qui emprisonnent l'idée au service des chefs. Le syndicalisme que l'on a voulu domestiquer n'est pas domestiqué, son passé l'a élevé à une théorie sociale nouvelle qui lui suffit. Toutes les entreprises se briseront devant sa structure.

Les militants de 1906, dans la Charte d'Amiens, l'ont doté d'un esprit constructif, et lui ont fourni les moyens révolutionnaires pour remplir sa double tâche.

La reconnaissance aux travailleurs de leur liberté intellectuelle ; la mise en commun de leurs efforts pour supprimer l'exploitation.

Besoin immense de grouper les hommes sur le terrain corporatif en leur donnant la foi qu'un jour ils se libéreront justement en se groupant et en s'éduquant ; en faisant leurs affaires eux-mêmes.

Cela veut dire que nous ne devons compter que sur nous-mêmes, sans sortir de notre milieu social, sans nous mélangier ni risquer ainsi de nous corrompre au milieu des politiciens et des arrivistes qui forment ordinairement la presque généralité des fameux mandataires du Peuple souverain.

Quelle est la force des partis politiques ? La discipline qui fait des mystiques.

Quelle est la force du Syndicat ? L'éducation sociale qui forme les hommes.

L'histoire des partis démocratiques à ce jour nous donne la preuve que l'esprit démocratique n'existe pas et ne peut pas exister, c'est en pleine période de démocratie en Europe que la guerre a éclaté.

C'est en pleine démocratie qu'éclatera la Révolution économique, les parlements ne sont que les serviteurs de l'oligarchie financière.

La bataille des trusts, des sociétés, des consortiums sur le marché mondial, crée dans le mécanisme producteur des mouvements ouvriers.

Pourquoi sommes-nous séparés des partis politiques ? Parce que nous n'agissons pas sur le même terrain. Nous voulons, nous, que l'économie ne soit plus à la remorque de la politique, attendu que nous reconnaissons la faillite du parlementarisme.

La division de la classe ouvrière repose sur cette fausse interprétation, jusqu'au jour où le Syndicalisme ne stabilisera pas sa charpente sur cette formule si simple : « L'Economie Sociale », il y aura bataille entre ces courants que l'on désigne sous le mot de tendances.

Pour réaliser l'Unité, réclamons aux réformistes : 1° la suppression de la collaboration des classes aux communistes, les commissions, syndicales.

L'effort n'est pas grand, il repose sur les limites naturelles du groupement, qui veut vivre et se développer en réunissant les divers courants du mouvement social.

Le Syndicalisme révolutionnaire est par essence et son esprit :

1° Communiste au point de vue du Contrat social ; 2° Technique au point de vue Professionnel ; 3° Anarchiste au point de vue idéal.

Ces dernières années quelques facteurs nouveaux ont accentué la crise de méfiance : « Le Personnalisme ».

Dans la situation actuelle, le mouvement syndical ne peut reprendre de force que par l'action corporative locale des Bourses du travail. L'Unité part de là.

No continuons plus à réclamer une surcharge de réalisations aux organismes centraux, prisonniers de leur action corporative, ils n'évolueront que par la poussée d'en bas.

L'Unité ne doit pas se conditionner autrement que par la Charte d'Amiens, n'essayons pas de placer des barrières sporadiques, ne limitons pas le cadre de la pensée de l'homme, les événements sont là pour leur ouvrir les yeux.

Si la C. G. T. supprime dans sa politique de l'Unité « les Portes ouvertes » et fait sien la résolution d'Aix, les minorités rentrent dans les majorités avec leur droit de critique ; nous devons nous conformer à cette méthode à seule fin de réaliser positivement l'Unité locale, nationale et internationale.

Ayons confiance en nous ! Pour tous ceux de nos militants qui voient un peu plus loin que le bout de leur nez, l'avenir social promet au monde ouvrier de rudes assauts. Il faut savoir regarder devant soi. Il faut savoir fixer le danger avant de l'affronter.

Aujourd'hui ce n'est plus sur la défensive que s'organise le patronat, c'est sur l'offensive.

Certes, il faut bien le reconnaître la lutte économique va prendre sans doute des proportions gigantesques. Il est à prévoir que les moyens de lutte employés hier ne seront pas ceux qu'emploieront demain les combattants. En tout cas osons comprendre que la faiblesse de nos organisations et la timidité de nos militants feront la force et l'audace de nos ennemis.

Restons nous-mêmes, notre Syndicalisme révolutionnaire n'a point fait fausse route ; malgré toutes les leçons des professeurs, il a grand avantage notre Syndicalisme, à rester ce qu'il fut, à demeurer ce qu'il est.

Cela ne veut pas dire qu'il soit parfait ou qu'il n'ait pas à prendre sur les voisins. Mais c'est réciproque.

Ce n'est pas nous qui imiterons le réformisme, notre doctrine, la lutte des classes et ses moyens révolutionnaires sont trop modernes pour ne pas les mettre à l'épreuve lorsque la situation deviendra catastrophique.

L. BOISSON.

Dans le Vaucluse

Nous publions ci-dessous la lettre de démission de H. Barthalon, secrétaire au comité général de l'Union départementale de Vaucluse :

Les incidents soulevés au sein de l'U. D. de Vaucluse depuis bientôt une année, motivent la convocation de ce comité général. Toutefois la C. E. ainsi que le bureau ne saurait passer sous silence, et les incidents et leurs causes déterminantes.

Tout d'abord il est utile de rappeler que la plus franche camaraderie, ainsi que la plus grande communion d'idées et de tactique syndicaliste n'ont cessé de régner durant la première partie de notre gestion, entre les organisations de la C. E.

Nos premiers dissentiments, si toutefois la violente campagne d'injures et de calomnies menée contre nous, pouvait mériter ce qualificatif, datent du jour où les syndicalistes durent batailler ferme au sein de la C. G. T. U. pour défendre l'organisation syndicale attaquée par une organisation politique.

Ces luttes ont atteint une telle acuité qu'elles ont divisé dans bien des organisations les travailleurs qui y adhéraient, les dressant les uns contre les autres pour le plus grand profit des maîtres du jour. Notre département ne pouvait échapper au désastre.

Certes, il eût été facile d'éviter tous les tracas, si une perception très nette des devoirs de notre mandat, ne nous avait empêché de répondre favorablement aux avances plusieurs fois formulées par le parti communiste. Notre attitude de défenseur résolu de l'autonomie syndicale nous a valu bien des injures ; cela importe peu.

En effet, force nous a été de dénoncer certaines attitudes douteuses, ou des camarades malotru sciemment l'action politique et syndicaliste, diminuant toujours celle-ci au détriment du verbiage en honneur dans les partis en mal de pouvoir.

C'est là notre grand crime : nous en supporterons allègrement le poids bien certain que le prolétariat ne tardera pas, au jour prochain de l'Unité, de balayer tout ce qui met obstacle à son émancipation.

Examinons les griefs inclus dans la lettre de la C. G. T. U. Nous sommes paraît-il la minorité. Est-il utile de rappeler que le Congrès du 21 octobre 1923 nous a assuré la majorité et qu'à ce même congrès vous ne représentiez guère qu'une cinquantaine de syndiqués. C'est cependant au nom de cette minorité que nous qualifions de ridicule si notre souci n'était de rester dans le cadre que nous assignons à nos débats que vous interveniez près du bureau confédéral pour demander la convocation d'un deuxième congrès.

N'ayant pu obtenir satisfaction vous auriez pu demander comme aujourd'hui un congrès général. C'est été trop facile et surtout trop franc. Aussi avez-vous préféré attendre le moment propice.

Les incidents douloureux qui se sont déroulés le 11 janvier à la Grange-aux-Belles devaient vous en fournir l'occasion. C'est de mon plein gré, dans la plénitude de mes droits et de mes devoirs de syndiqué que j'ai répondu à l'appel des organisateurs qui convoquaient les militants, pour les funérailles des malheureux victimes du fascisme rouge.

Ce n'est qu'à mon retour que la C. E. voulant associer l'U. D. à ce qu'elle croyait et croit encore être une preuve de solidarité vraiment humaine, votait les fonds destinés au remboursement des frais relativement minimes occasionnés par mon déplacement.

Gageons que si les victimes s'étaient trouvées de l'autre côté du vote, autre eût été votre jugement.

L'article du *Libertaire* ce fut là votre grand cheval de bataille. Il m'a valu maintes blâmes. Pourtant je me demande encore de qui vous vous êtes moqués dans cette affaire.

Un syndiqué n'aurait-il plus le droit de fixer dans un article sa pensée sur tel ou tel fait qui touche l'organisation syndicale ?

Je rappelle que l'article incriminé portait ma seule signature, qu'il n'engageait que moi ; qu'il ne contenait rien qui ne fût une atteinte à la vérité. Les faits apportés devant la commission d'enquête nommée lors du C. N. C. confirment au-delà de toute asser-tion.

C'est sur ces misérables arguments que s'est étayée votre campagne, effectuée à notre insu, par la convocation du congrès.

C'est par la pratique de procédés injustes que vous avez pu convoquer le Congrès. Nul doute que vos espoirs de scission n'y furent déçus. Cependant, la présence d'un délégué officiel de la C. G. T. U. a donné à cet essai de commission syndicale, un vernis syndical qui ne peut échapper à un esprit averti. Le temps a passé, et le point de vue exprimé par le bureau lors de votre première démarche fait son chemin.

Aujourd'hui, par la voix de Dudilleux, le Bureau prend résolument parti pour les naufragés du syndicalisme vauclusien.

En sanctionnant le vote émis par le Congrès (limitant aux seuls syndicats inscrits à ce moment, le nombre des organisations pouvant être représentées au prochain Congrès), le Bureau confédéral sanctionne en effet la main-mise du parti communiste sur l'organisation départementale. Il nous serait donc facile de discuter, non seulement la vitalité, mais aussi la formation de ces organisations qui, pour la plupart ne figurent pas sur nos contrôles.

Nous ne nous abaisserons pas à de semblables débats. Il est des tâches auxquelles l'honnêteté répugne. Des contacts qui diminuent par trop, nous ne les subissons pas. Nous laissons la C. G. T. U. patronner les épaules des dernières luttes électorales, nous promettons de négocier de toutes nos forces afin que le prolétariat trouve dans l'unité reconstituée sa véritable arme d'émancipation : le Syndicalisme révolutionnaire.

CAMARADES,

Lisez chaque mois

La Revue Anarchiste

Le numéro : France, 1 fr. 75 ; extérieur, 2 francs.
Abonnements : 4 mois France 6 fr., extérieur 7 fr. ; 8 mois France 12 fr., extérieur 14 fr. ; 12 mois France 18 fr., extérieur 21 fr.
Chèque postal : Reimerling 231-90.

Aux camarades minoritaires de la Chaussure

Les camarades m'excuseront de leur faire un historique de la dernière assemblée générale. Je le crois utile pour faire comprendre la nécessité de l'organisation de la minorité.

Après la lecture des procès-verbaux, quelques camarades demandèrent des explications concernant l'augmentation de la nouvelle cotisation à l'Union des Syndicats.

Les raisons qu'on leur donna n'étaient pas les véritables. Nous le fîmes constater, nous refusâmes l'augmentation et nous fûmes amenés à protester contre la mauvaise gestion de l'Union qui avait gaspillé les cotisations des syndiqués.

Nous reconnaissons qu'il est bon pour l'organisme central d'avoir à sa disposition les moyens nécessaires à sa vitalité, mais c'est à condition que cet organisme central accomplisse la tâche qui lui incombe. Ceci n'est pas le cas de l'Union, qui ne fait aucune propagande dans le département. Cela par la faute de l'intrusion de la politique dans les syndicats et parce que les camarades responsables ne se servaient de leur titre que pour participer à des réunions politiques. (Le serment au drapeau de la Commune, par exemple). La campagne des 6 francs, des 1.800 francs et de l'amnistie n'a servi qu'à faire la propagande électorale d'un parti : l'Union des Syndicats et la C. G. T. U. ont abandonné leur programme. Ils laissent le soin audit parti de le réaliser. En conclusion de tout ceci, une motion fut déposée à l'assemblée générale pour protester contre ces faits.

Un des secrétaires nous répondit que l'augmentation avait été votée à l'Union par le délégué ; il s'étonna de voir à propos de cela poser la question de tendance dans le but certain de mener le syndicat à l'autonomie. Pour contrôler l'affirmation du premier secrétaire, je demandais alors au deuxième secrétaire si vraiment il avait voté 0 fr. 10 d'augmentation par timbre alors que son mandat était de voter seulement une augmentation de 0 fr. 05.

Ma demande ne lui plut guère ; ne me laissant pas finir, il voulut me répondre immédiatement et confirma mes affirmations. Puis il se mit dans une colère blanche, nous traita d'homme à deux faces, de polichinelle, créa ainsi un tumulte, une confusion que ses partisans exploitèrent. Par une obstruction systématique ils m'empêchèrent de continuer mon intervention.

Nous exposons ces faits pour mettre au courant les camarades qui n'ont pu assister à la réunion et pour savoir s'ils sont décidés à laisser s'acclimater dans notre organisation ces procédés politiques. Car, il faut le dire, tout le monde pouvait jusqu'à présent exposer son point de vue sans qu'on l'empêchât de s'exprimer.

Tant pis si ces lignes déplaisent à certains. Nous sommes décidés à montrer où sont les hommes à deux faces et les polichinelles. Soient ceux qui ont toujours défendu le même point de vue ? Ceux qui se sont repentis d'avoir été anarchistes ou ceux qui, par opportunisme, défendent la charte d'Amiens pour la répudier un an après ?

On nous accuse de vouloir l'autonomie, c'est-à-dire de faire la scission dans le syndicat. Cela n'est pas vrai. Je défie que l'on prouve que nous ayons fait en ce sens une propagande quelconque. Ceux qui veulent le faire croire ont été obligés, à la réunion qui eut lieu après la grève, de reconnaître que nous étions des unitaires ; ils dirent que nous pouvions facilement nous entendre et nous offrirent même un des deux postes de secrétaires.

Ce sont les mêmes qui disaient dans les couloirs de la Bourse, à un camarade confédéré de la même industrie : « Tu vois, tes amis ils en font du propre. Et en les prenant avec toi tu nous débarrasserais. » Car ils voudraient que nous quittons le syndicat de la C. G. T. U. Nous y resterons, ne serait-ce que pour les empêcher de faire de la mauvaise besogne. Ils nous traitent de scissionnistes chaque fois que nous luttons contre l'intrusion de la politique dans le syndicat. Nous n'en serons pas plus malades.

Je prends cet article sous ma propre responsabilité, sans engager en rien celle de mes camarades minoritaires.

ORSELLI.

La main-d'œuvre étrangère

En face de l'afflux toujours croissant de la main-d'œuvre étrangère, nous ne pouvons rester indifférents ; cet afflux dans la région parisienne provient du fait qu'aucun crédit pour 1924 n'est alloué pour les régions dévastées ; d'après des renseignements sûrs, on peut évaluer à 100.000 le nombre d'étrangers qui vont venir à Paris et dans ses environs.

Les conséquences pour nous en pourront être très graves, beaucoup de ces travailleurs étrangers, tenus sous la férule patronale, ne peuvent accomplir aucun geste pour revendiquer leurs droits, menacés qu'ils sont, s'ils faisaient un geste d'indépendance, d'être expulsés de suite, ce qui s'est déjà produit un peu dans toute la France. Mais nous ne pouvons tolérer que tout ce que nous avons arraché à nos patrons nous soit retiré par eux, grâce à l'exploitation qu'ils font de cette main-d'œuvre étrangère, car il est des chantiers à Paris et dans la région où l'on n'est embauché que si l'on est étranger, et cela en accord entre les chambres patronales et le gouvernement.

Et n'est-il pas navrant de voir nos exploitateurs profiter de cette situation pour priver les ouvriers du Bâtiment de ce pays de gagner leur vie et de subvenir aux besoins de leurs foyers ? Devant la situation qui leur est faite, nous sentons que la colère gronde parmi nos compagnons et nous ne pouvons prévoir ce qui va se passer, si cette pratique patronale continue.

Quant à nous, 13^e région, nous prévenons les Pouvoirs publics que s'ils ne font rien pour résoudre le problème de la main-d'œuvre étrangère, ils encourront de graves responsabilités. Attendront-ils d'être placés en face de faits ou d'actes pour se décider à agir ? C'est ce que nous leur demandons.

Internationalistes de toujours, nous n'avons pas abandonné notre conception.

Tout ouvrier qui respecte les lois du travail et les us et coutumes des corporations est pour nous un camarade. Tout de même, nous ne tolérerons pas que les ouvriers de ce pays, qui en ont fait la richesse, soient réduits à la famine, afin qu'un patronat égoïste et cruel puisse en toute quiétude empiéter sur les coffres-forts avec l'appui de ceux qui gouvernent.

A tous nos camarades de chantiers ou d'ateliers, nous disons : Imposez à vos patrons un maximum d'ouvriers étrangers pour montrer à ceux qui veulent nous affamer que nous ne sommes pas du tout disposés à nous laisser faire.

Pour la Commission Exécutive et par ordre :
Le délégué régional : A. NATHIS.

A ROMANS

La justice à l'œuvre

Comme toujours, les fonctionnaires de l'Etat ne restent pas inactifs, et pas encore satisfaits d'avoir distribué au cours de la dernière grève un total de deux ans de prison et près de 1.000 francs d'amende répartis entre quelques camarades qui revendiquaient le droit de grève, la police fait encore parler d'elle. Deux de nos camarades étrangers viennent de recevoir leurs dernières sommations de partir : l'un d'eux, le camarade Lafitte, doit d'ici cinq jours avoir quitté notre « douce France ».

Ajoutons que ce copain a une femme et des enfants ; il en faisait cette réflexion à notre si dévoué commissaire de police : « Ma femme et mes enfants sont de Romans et j'y ai ma famille ».

La réponse textuelle de cet homme de cœur fut : « Vous n'avez qu'à divorcer. »

Ce copain est obligé de tout abandonner pour le simple fait d'avoir participé à une manifestation contre la « jaunisse ». Quand donc ceux qui préchent si bien la repopulation auront-ils pitié des gosses ?

L'incurie et le cynisme des compagnies maritimes

La grande presse qui par l'ordre des coquins dénonce l'incurie du monopole d'Etat, reste muette et semble oublier totalement celle des compagnies privées.

Il sied donc à ceux qu'aucun intérêt louche ne lie de dénoncer les scandales d'où qu'ils viennent.

C'est ainsi que les compagnies de navigation maritime dont les alléchantes affiches vantent la sécurité, le confort et la rapidité de leurs navires mentent effrontément et se moquent totalement des passagers.

Pour bien faire voir leur parenté avec les compagnies de transport par voies ferrées, elles viennent d'augmenter leur tarif de 30 0/0. Cette augmentation correspond-elle à une augmentation des charges ? Nullement. L'augmentation du prix du charbon, celui des salaires payés au personnel, ont été minimes. L'appât des actionnaires est la principale raison de cette augmentation de tarifs. Celle-ci a-t-elle eu au moins pour résultats d'agrandir le confort des passagers, de réduire le temps de la traversée. Aucunement.

Pour ne citer qu'un exemple entre cent, il convient d'indiquer comment s'effectuent les traversées sur la ligne de Marseille à Alger à bord des navires de la Compagnie Générale Transatlantique. En ce qui concerne les passagers de troisième et quatrième classe, ces derniers surtout sont parqués comme du bétail. Sur le pont, cette marchandise humaine qui s'embarque et se débarque toute seule, rapporte par unité 55 francs de bénéfice net à la compagnie qui ne leur doit ni abri ni nourriture.

Il faut avoir vu l'embarquement de 1.000 à 1.200 arables sur les transatlantiques, couchés pêle-mêle, trempés par les vagues qui montent sur le pont, et qui restent trente heures sans pouvoir se payer une tasse de thé s'ils sont malades. On frémit à l'idée d'une traversée par gros temps lorsque les vagues balayent le pont et que l'on est obligé de fermer hermétiquement la porte des cabines. Qu'adviendrait-il de ces malheureux par une tempête ? Puis, en cas de naufrage, a-t-on muni le navire de tous les engins de sauvetage, de canots assez nombreux pour sauver tous les passagers, y compris ceux de la quatrième classe. Certainement non. Mais la compagnie se dit bien : « Ce ne sont que des arabes dont la vie ne vaut guère qu'on se soucie. »

La preuve que la Compagnie Générale Transatlantique ne se soucie pas non plus de réduire le temps de la traversée, c'est qu'elle a réduit ses chaudières et ses chauffeurs, et par conséquent sa vitesse. Elle réalise ainsi une économie au détriment des passagers, cela ne l'a pas empêchée d'augmenter ses tarifs.

On pouvait penser que les concurrents réduiraient ces prétentions exagérées ; celles-ci se sont d'ailleurs réduites à une ou deux compagnies qui ont résolu le problème sur le dos des passagers. Voici l'arrangement que la Compagnie Générale Transatlantique a imposé à sa rivale et à la Compagnie mixte :

Chacune de ces compagnies mixtes a un navire qui part le même jour et à demi-heure d'intervalle de Marseille pour Alger, et vice-versa.

La Compagnie mixte dont le navire part le premier doit s'arranger pour arriver au port deux ou trois heures après celui de la Compagnie Transatlantique. Au cas où la Compagnie mixte aurait refusé de souscrire à cet arrangement, la Compagnie Générale Transatlantique menaçait la Compagnie mixte sur la ligne Alger-Port-Vendres.

N'est-ce pas cynique ?

Faut-il que cette compagnie ait de puissantes attaches gouvernementales pour se moquer ainsi des intérêts des passagers et mépriser à ce point leur vie ?

Connaissant ces faits scandaleux et criminels, comme l'on comprend la crainte qu'ont les forbans d'une révolution salvatrice qui viendrait mettre fin à leur odieux trafic.

LE PEN.

Travail exécuté par des ouvriers syndiqués

Le Gérant : René DEVRY

Imprimerie spéciale du *Libertaire*
10-12, rue Paul-Lelong, Paris

Communiqués syndicaux

Comité intersyndical du 14^e. — Réunion rue Saint-Bernard, à 20 heures. Extrême urgence.

Union des Ouvriers Mécaniciens. — Les camarades peuvent venir pour les cotisations, les renseignements, etc., tous les mardis et jeudis, de 20 h. 30 à 22 heures et le samedi, de 16 heures à 19 heures. Ceux qui auraient connaissance de places pour chômeurs et camarades étrangers sont priés de le faire savoir au bureau.

Ouvriers en chaussures du 13^e. — Tous les travailleurs de la chaussure des usines du 13^e, qui sont très nombreux et qui subissent les plus mauvaises conditions de travail de Paris, ont le devoir de répondre à l'appel du Syndicat, qui les réunira ce soir, à 18 heures, à la maison des Syndicats, boulevard de l'Hôpital, 163.

Ils seront mis au courant du danger certain amené par les violations trop fréquentes des huit heures, de la semaine anglaise et par l'afflux continu de main-d'œuvre étrangère.

Livre (18^e section locale). — Mercredi, à 20 h. 30, salle Garrigues, 20, rue Ordener, près le pont Marade, grande réunion de propagande et éducative.

Les typos, imprimeurs, lithos du 18^e arrondissement assisteront à cette réunion publique et feront autour d'eux la plus active propagande pour amener leurs camarades du Livre.

Causerie sur les sections locales dans le mouvement syndical.

La Vie de l'Union Anarchiste

Paris et Banlieue

Groupe de Vanves. — Dans le but de former un groupe anarchiste dans la région, tous les camarades et les sympathisants sont invités à venir nombreux à la première réunion qui aura lieu demain, à 20 h. 30, chez M. Jean, café-restaurant, 162, rue de Paris, Vanves.

Un camarade de la Fédération de la Région parisienne expliquera l'utilité du groupement, l'action et l'éducation possibles dans le groupe.

Groupe Anarchiste Universitaire et des 5^e et 6^e arrondissements. — Jeudi 19 juin, à 10 h. 20, 6, rue Lanneau (métro Saint-Michel), causerie sur l'« Art », par notre ami Dumas.

La réunion prometant d'être fort intéressante, les camarades sont priés de faire leur petite propagande dans leur propre entourage.

Groupe du 14^e. — Réunion du groupe, jeudi prochain, 195, boulevard Voltaire « Au Rendez-vous des Cochers », salle du premier étage. Causerie par le camarade Bonvalet. Sujet traité : « Militarisme et Patrie ». Appel pressant est fait à tous les copains sympathisants aux idées et lecteurs du « Libertaire ».

Groupe du 12^e. — Réunion des camarades aujourd'hui, à 20 h. 30, boulevard de Reuilly, 35.

Province

Groupe libertaire de Marseille. — Désormais, le Groupe se réunira tous les jeudis soir, à 20 h. 30, au bar Canals. Des causeries éducatives ayant un réel intérêt y seront faites.

Nous prions tous les copains lecteurs du « Libertaire » d'y assister nombreux, afin de créer un lien solide entre nous.

Chaque semaine, paraîtra, dans le « Libertaire », l'annonce de la causerie.

Jeudi prochain 19 juin, à 20 h. 30, bar Canals, 114, boulevard Dugommier, le camarade Mathieu traitera du « Confusionisme dans le mouvement anarchiste ».

Communications diverses

Comité de Défense pour les Emprisonnés russes. — Groupes des 18^e, 17^e et 19^e, meeting samedi 21 juin, à 20 h. 30.

Groupe théâtral. — Adhésions et répétition ce soir, à 20 h. 30, brasserie de la Mairie, 61, faubourg Saint-Martin. Pressant appel est fait à tous les hésitants pour qu'ils se joignent à nous d'urgence. Si nous voulons être prêts à répondre à toutes les demandes de concours qui nous seront adressées cet hiver, il faut travailler sérieusement dès à présent.

Groupe espérantiste ouvrier. — Ce soir, à 20 h. 30, à la Bourse du Travail, salle des Commissions Bondy, réunion du Groupe.

Ordre du jour : Compte rendu du Congrès de Rouen par les délégués.

Club du Faubourg. — Ce soir, à 20 h. 30 très précises, théâtre de la Poudre, 10, boulevard Barbès, grande soirée. Un pittoresque match oratoire qui sera très mouvementé mettra aux prises en deux exposés et quatre reprises les partisans acharnés et les adversaires irréductibles du féminisme. Mise en accusation du lièvre : Cheveux longs et idées courtes : la femme inférieure à l'homme ! ». Accusé : M. Robert Salomon. Accusatrice : Mlle Isabelle Tonarelli. Témoins à charge et à décharge : Georges Pioch, Pierre La Mazière, Marguerite Guépet, Berthe Gasselin, Gladys Spitzer, Thérèse Gil-Baer, Gaby Trévis, etc.

Avis important : Epingles à chapeau, ombrelles et parapluies devront être laissés au vestiaire !

Demain soir, 30^e banquet du Faubourg, présidé par M. Xavier Privas, avec débat sur « la Chanson et l'Amour ». Dernières adhésions ce matin, 38, rue de Moscou (Central 34-22).

Groupe anarchico-piétro-gori. — Tutti i compagni sono invitati alla riunione straordinaria che si terrà martedì diciassette corrente alle ore nove di sera presso. Nel solito locale.

Sennacchia Revuo. — De même que Diogene provoquait le mouvement en marchant, les anarchistes proviennent par des faits que la langue internationale puisse arrêter son marche ascendant.

Si quelqu'un en doute, qu'il commande donc un numéro spécimen de la revue mensuelle illustrée des espérances anarchiques. Le numéro de juin paraît sur 24 pages, avec un supplément scientifique et littéraire de 20 pages. Envoi contre 1 fr. 50 en timbres adressés à la rédaction, 24, boulevard Beaumarchais, Paris 11^e.

PETITE CORRESPONDANCE

Fernand Demeure est-il le camarade qui connaît Claudot en 15, 16 et 17 ?

Charbonnier. — N° 30. D'accord, ton abonnement finit le 30 juin, mais nous envoyons des circulaires aux abonnés dont les abonnements finissent les 15 et 30 de ce mois.

Le Copain qui a un terrain à Bois-Colombes a une lettre au « Libertaire ». Pressé.

Chaufrage. — Réunion de conseil demain, à 18 heures, permanence.

Taupin est prié de passer à la Bourse du Travail ce soir, à 21 h. 30, salle 15. Très urgent.

Cordonnier se trouvant dans la gêne, ayant compagnie et enfant malades, demande si un camarade pourrait lui procurer du travail, Paris ou province, neuf et réparation. Pressé. L. Filion, 73, rue Saint-Julien, Rouen.

Saura à Laruns. — Comité d'initiative avisé.

Camarade cherche ménage d'instituteurs ou institutrice habitant la campagne ou la mer, pouvant se charger de garder et instruire fillette de dix ans. Ecrire à Cuvier, 2, passage Dantzig, Paris (15^e).

Rénée d'Axel est priée de passer à la rédaction.

Respaud voudrait de Badina des renseignements précis sur les faits de la mer Noire.